

## Défrichements de Geoffroi de Monmouth II

Nenad Ivić

Faculté des Lettres, Zagreb

Ce texte fait suite au «Défrichements de Geoffroi de Monmouth I» publié dans le numéro précédent. Il traite des présupposés épistémologiques de la recherche historiographique de Geoffroi: conçue comme une reconstruction historique, l'*Historia regum Britanniae* s'avère dépendante de plusieurs attitudes mentales, de la conception narrative du monde, du modèle généalogique de l'histoire et de l'idéal du livre comme concept-clé de l'écriture.

### Le palais imaginaire

Le temps que vivaient les lettrés du Moyen Age suivait une pente irréversible, puis s'enlisait dans les retours saisonniers, se durcissait dans les événements absolus, en se dissolvant, à tout moment, dans l'éternité. Les vérités que germaient dans leurs esprits concurrençaient légèrement la sagesse des textes saints, véridiques mais souvent obscurs, en butant contre les narrations orales dont la distillation des certitudes s'avérait très lente; ces deux choses opposées, l'explication des obscurités du texte saint et le nettoyage des narrations, se rejoignaient dès qu'on les considérait du point de vue de la méthode, dès qu'on essayait d'y reconnaître de la sagesse et des certitudes car les obscurités persistaient de deux côtés et les commentateurs étaient constamment appelés à les élucider. Rompus à l'exégèse, au commentaire, aux temps soigneusement calculés de la Bible et à l'épluchage des idées, ces savants, bien armés pour combattre les obscurités du texte saint, s'en prirent, par un glissement de méthode, de la même façon aux narrations orales et au délire narratif. De même que leurs dépendants, qui travaillaient leurs terres et en défrichaient de nouvelles, ils purent appliquer efficacement les méthodes qui faisaient fleurir leur jardin exégétique à l'éclaircissement de la forêt épaisse du songe, pour y courir, plus à l'aise, le sanglier de la fable. Frôlés par le délire dès leur plus tendre enfance, ils ne résistèrent pas aux charmes inconnus et proches de cette forêt qui formait la ligne d'horizon: les narrations laissaient entrevoir, par-delà les lisières, les événements glorieux de tous les temps. De la culture ils

passèrent à la chasse et à la cueillette, du jour familial, ils s'aventurèrent dans la nuit sauvage des rêveries barbares.

Tout ce qui était au-delà de la ligne de culture, tout ce qui était rêverie et songe barbare, ne pouvait pas, croyaient-ils, être entièrement faux car la déraison ne faisait que corrompre la raison et le mensonge qu'avilir la vérité; il s'y terrait une vérité, rendue méprisante par les conteurs ineptes, soucieux d'une beauté répugnante. En 1155, Wace, traducteur de l'*Historia regum Britanniae* en vers français, décrivit l'incurie des conteurs qui lassèrent la vérité s'avilir et se recouvrir de la crasse de la fable:

»En cele grant pais que jo di,  
 Ne sai si vus l'avez oi,  
 Furent les merveilles provees  
 E les aventures truvees  
 Ki d'Artur sunt tant recuntees  
 Ke a fable sunt aturnees.  
 Ne tut mençunge, ne tut veir,  
 Ne tut folie ne tut saveir.  
 Tant unt li cunteür cunté  
 E li fableür tante flablé  
 Pur lur cuntés anbeleter,  
 Que tut unt fait fable sembler«.<sup>1</sup>

Wace, lui-aussi, s'inquiétait de narrations, d'étrange mélange, dû au travail des *fableors*, de la folie et de la sagesse, dans un pays regorgeant de véritables aventures et de merveilles prouvées; traducteur et romancier qu'il était et non pas un historien, il leur opposa le conte, mi-vrai mi-faux, et la fable, entièrement fausse. En d'autres termes, Guillaume de Malmesbury disait, une trentaine d'années plus tôt, à peu près la même chose; lui-aussi, il opposa la fable aux véridiques histoires: l'éloge d'Arthur, au sujet duquel les Brittons faisaient des récits absurdes, avait sa place dans l'histoire authentique.

Ces hommes cultivés, faiseurs de romans ou d'histoires, craignaient tous la force corruptrice de la parole barbare; ils défendaient partout la raison et la sagesse contre les attaques de la déraison et de la folie des conteurs; ils croyaient tous, semble-t-il, à l'existence de l'histoire d'Angleterre telle qu'ils l'avaient entendue ou lue et à la vérité de la geste d'Arthur dont ils allaient devenir les dépositaires et les exégètes. La vérité de cette histoire perçait les songes et les délires barbares; les songes ne faisaient que voiler une terre arable des témoignages, des vérités, de la sagesse et de l'histoire: ces savants laboureurs se proposaient de la cultiver. Ils soupçonnèrent une méthode dans ce délire, voulurent le ramener à la raison en suivant à rebours son chemin jusqu'aux événements authentiques, confirmés par les témoins dignes de confiance.

En effet, ce qu'ils voulaient découvrir, ressemble assez aux programmes scientifiques des ethnologues et des anthropologues d'aujourd'hui: ils voulaient raconter de nouveau, en expliquant et de façon claire et compréhensible, ce que d'autres hommes

1. Wace, *Roman de Brut*, éd. Ivor Arnold, Paris: SATF, 1938-1940, v. 9787-9798.

avaient jadis raconté ou chanté.<sup>2</sup> Ils se laissaient glisser, comme les anthropologues de nos jours, sur la pente du discours; toutefois, ils n'infligeaient pas le même traitement à leurs narrations. Sans aucune déférence pour les valeurs du songe et de la fabulation barbares, ils les traitaient en excroissance ignoble et gênante; tout leur art d'analyse des mots et des signes, toute leur capacité de concevoir des systèmes qu'ils avaient hérité des exégètes, leur servait à anéantir la folie et le délire, à éclaircir le mystère de vérité et à libérer l'image ancienne de l'histoire. Ils défrichaient les forêts de l'imaginaire, labouraient cette nouvelle terre épaisse et cherchaient l'histoire à travers les fables et les songes. Leur travail reposait sur des certitudes et des idées sur l'homme qu'une longue pratique des textes avait distillées. Les songes auxquels ils travaillaient étaient cependant issus d'une connaissance de l'homme à la fois très concrète et liée à la magie barbare, qui, au cours des siècles, avait perdu le support de l'expérience ainsi que son prestige, et était devenue un moyen de se souvenir.<sup>3</sup> Une fois passés par l'école, ces hommes cultivés, imbus de la sagesse biblique, exégétique et antique représentant le sérieux de l'histoire, retrouvèrent, avec un léger frisson de bonheur, un écho de leur propre enfance dans ces songes barbares, et, peut-être, des bribes d'une littérature fantastique, à la fois sanglante et enjouée, qui parlait d'amours tendres, d'actes héroïques et de chasses fabuleuses, qui, contrairement à l'histoire et à la vie, était immergée dans le temps immensurable du mythe. Ce fut là, sur cette terre arable du songe, qu'ils exercèrent leur flair en quête de vérité.

Ces faiseurs de l'histoire ne pouvaient pas convertir les narrations et les songes en histoire; ils voulaient rapprocher de la grande histoire de tous les temps l'image de leur propre terroir; il s'agissait, pour eux, d'établir une similitude d'origines et de montrer que le passé de leur pays suivait le même cours que l'histoire de la *civitas terrestris*, de la chrétienté. Sous les narrations recueillies ils soupçonnaient un fond de vérité: quelqu'un avait, jadis, prouvé ces merveilles et raconté les batailles auxquelles il avait assisté. Forts de cette certitude et sûrs de l'infaillibilité de leur raisonnement, ils recherchèrent des bribes de vérité pour composer une image historique: come celle des exégètes, leur recherche fut iconographique.<sup>4</sup>

Même dans les textes des autorités, cette image n'était pas complète; certaines parties du passé étaient laissées en blanc par les sages soucieux d'autre chose que la geste des rois. Geoffroi de Monmouth s'étonnait, dans la préface de son *Historia regum Britanniae*,<sup>5</sup> de n'avoir pas trouvé de rois préchrétiens dans les ouvrages de Gildas et de Bède bien que d'autres peuples eussent parlé et écrit sur eux; pour corriger ce défaut qui n'avait pas inquiété les sages puisqu'ils étaient occupés surtout de sort de l'Eglise, il entreprit de traduire en latin un vieux livre britton que le hasard lui procura; le texte

2. Cf. Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris: Plon, 1962, p. 38: «Le mythe (...) utilise une structure pour produire un objet absolu offrant l'aspect d'un ensemble d'événements (presque tout mythe raconte une histoire). L'anthropologue doit retrouver cette 'structure'». Les lettrés du Moyen Age ne faisaient pas autre chose: eux-aussi, ils cherchaient cette 'structure' en l'identifiant avec la vérité scientifique (ou, pour eux, historique).

3. Cf. Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 90.

4. Sur la définition de recherche exégétique, voir G. G. Maiorov, *Formirovanie srednevekovnoi filosofii* (trad. serbe, Beograd: Grafos, 1982, p. 14).

5. Geoffroi de Monmouth, *Historia regum Britannie, éd. Faral, (La légende arthurienne III)*, p. 71.

étant difficile à comprendre, il l'élagua et en fit un récit à ses yeux cohérent. S'étant emparé du document, il mit de côté les parlars joyeux, délirants et peu sûrs mais qui, quand même, s'imposaient comme preuve indirecte de la vérité historique. Lui aussi, il voulait combattre le délire: il opposa aux absurdités des conteurs un livre qui contenait la vérité. Pour rendre encore plus sage ce produit des barbares, il lui fit subir le sort de tous les textes en proie aux exégètes: traitement sémantique (la traduction du britton en latin), conceptuel (la purification du langage et l'éclaircissement de la pensée), spéculatif enfin (la transformation de récit en histoire cohérente).<sup>6</sup> Sûr de son raisonnement, puisqu'il s'occupait des textes et des narrations, sûr de la vérité de sa matière, puisque d'autres peuples l'avaient utilisée avec succès, il ne fit pas état de ce qu'il avait à sa disposition, il ne critiqua pas ses sources, il ne montra pas comment il avait construit ses événements. Il livra un texte qui s'imposait par son écriture, par ses grâces purement littéraires. Il ne s'expliqua pas sur les travaux de reconstruction des faits historiques; leur vérité était déjà pour lui prouvée; en revanche, il s'expliqua sur les travaux d'écriture et sur son raisonnement de rhéteur et d'exégète, comme si la véracité de son histoire dépendait, en premier lieu, de l'écriture qui seule pouvait la sauver du mensonge et de la folie, comme si l'image ancienne, cette précieuse suite de témoignages directs, n'existait à l'état pur que dans le langage: son histoire se tint debout beaucoup plus par la plénitude du récit, par l'image complète des temps anciens qu'il avait reconstruite en écrivant, que par la véracité des faits historiques isolés qu'il avait ramassés en épluchant ses sources.

Geoffroi affirmait, dans sa préface, que son histoire n'était qu'une traduction et qu'il la tenait d'un vieux livre britton. Aucune trace de ce livre précieux n'a jamais été retrouvée. Il l'avait peut-être inventé, afin de donner du poids aux destins imaginaires des héros déjà légendaires. Mais ce livre dont il se vantait, était-il vraiment un livre, semblable par exemple à l'*Historia Britonum*, où les règnes étaient alignés et les destins des peuples et des rois expliqués? S'agissait-il vraiment d'un document écrit?

Geoffroi l'affirmait: ce faiseur de l'histoire avait besoin de textes pour pouvoir exercer ses talents de traducteur et d'exégète. Geoffroi était un habile écrivain et un fin connaisseur de l'âme humaine; haut dignitaire de l'église, il était habitué à lorgner le travail des exégètes et à flairer les desseins des rois: c'est dans ses passions d'intellectuel et dans ses partis pris de politicien qu'il trouva la mesure des destins de ses héros anciens.

Le livre britton, ce grimoire, regorgeait de nouvelles narrations, de nouveaux fragments de vérité; il allait combler, à l'aide de ces narrations, les vides dans le passé de ses maîtres, fâcheux devant la belle histoire sans failles des descendants de Charlemagne. Il se laissait glisser sur la pente du discours; aussi n'admettait-il pas que l'histoire des temps anciens de l'île pût être de fabrication très récente; sa passion des livres et sa quête des images se marièrent ici parfaitement bien avec ses partis pris de politicien: il proposa, au lieu d'une enquête, inutile puisque des récits sur les rois préchrétiens étaient déjà faits, une ré-écriture, confirmant, à la fois, l'ancienneté de l'histoire de ses maîtres, cachée, jusqu'à ce moment, sous la crasse des conteurs, et la validité de sa méthode exégétique. Dans toutes les reconstitutions passé, aussi reculé

6. Maiorov, op. cit., p. 15.

qu'il soit, entrent, filtrées et anoblies par les destins d'autrefois, les décisions du moment; quoique enfermé dans son palais imaginaire de grimoires et de livres, Geoffroi ne perdit jamais de vue l'actualité la plus brûlante; il essaya d'y contribuer en voyant clair dans le noir tourbillon de paroles, en supprimant l'innommable mélange, en déchiffrant son grimoire et en produisant un récit historique digne de la chrétienté et de la gloire future de ses maîtres, concurrent à la France et à la geste de ses superbes rois. De Bède à Geoffroi, les lettrés du Moyen Age connaissaient bien les charmes presque magiques de l'écriture et l'irrésistible force d'un récit complet, sauvant ou perdant à jamais les idées.

Selon toute vraisemblance, il ne disposa pas d'un texte unique; la source de son histoire, c'était cet étrange mélange de songes et de vérités dans les écrits des historiens et dans les dits des forêts, insaisissable et presque impossible à définir. Il puisait les faits dans ces narrations qu'il osait à peine nommer; pour justifier sa méthode, il les désigna par le nom prestigieux du livre: même si ce livre mystérieux dont l'existence n'est nulle part confirmée n'avait pas existé, il aurait dû le forger car il ne pouvait pas établir la crédibilité de son histoire sans textes qu'il pût expliquer et ré-écrire avec art et discernement. En inventant un grimoire à partir des narrations hétérogènes, il se conforma aux moeurs de l'homme de plume de son temps, honteux de ses sources: il disposait de textes, mais qui se taisaient sur les temps anciens d'Angleterre, il connaissait les dits des forêts et des lisières, plus bavards mais entachés de folie; il tissa son histoire en raisonnant sur ce qu'il avait lu et sur ce qu'il avait entendu; pour passer outre, pour se retrouver dans la vérité, il lui fallut, au lieu de l'innommable mélange, un objet unique, un livre prestigieux, justifiant, à la fois, sa méthode et son matériau.

Geoffroi n'inventait pas, il n'était pas un imposteur. Les vérités de l'histoire qu'il composa ne gisaient pas telles quelles dans le prétendu livre britton qu'il avait traduit, elles participaient à la lutte que la folie livrait au savoir et le délire à la vérité; il s'agissait pour lui de sauvegarder la raison et d'arracher la sagesse à la folie menaçante; en substituant le grimoire à l'innommable et dangereux mélange, il ne faisait qu'indiquer le chemin consacré et sûr de la sagesse, de l'écrit et de l'exégèse, qui partait des livres et aboutissait à eux. Le problème du vieux livre britton ne représente, en fait, qu'un choix de méthode: suivant une logique inscrite dans les choses, ce qui était autrefois brouhaha ignoble qui se faisait autour des faits, se transforma, sous le regard perçant de l'homme cultivé, en narration; sous la plume passionnée de faiseur de l'histoire, cette narration prit l'apparence d'un grimoire.

Le faiseur de l'histoire contemplait le livre du monde contenant toutes les créatures; enfermé dans cette heureuse métaphore tiré de la Bible, il concevait les sources historiques comme un livre, l'écriture de l'histoire comme une application judicieuse des règles de grammaire et l'explication des événements comme une exégèse à peine cachée sous les procédés de traducteur. Il cherchait les mécanismes de l'histoire et les *senefiances* de ses récits dans les discours anciens et nouveaux, faisant l'autorité ou constituant un témoignage; plus que des événements reconstitués à partir des choses, il s'agissait, pour lui, de figures de discours, de lieux communs ou, dans la langue de sémioticiens d'aujourd'hui, d'isotopies et de configurations discursives, reconstruites en raisonnant au arrachées au délire de fabulation, prenant l'apparence de l'événement historique, de la destinée de l'homme et du devenir des choses. En vénérant le pacte

conclu au début du monde entre le Verbe et les créatures, le faiseur de l'histoire obéissait à sa logique qu'il supposait inscrite dans les choses: ce n'était pas une logique du vivant, d'où auraient découlé les événements vus et vécus, liés l'un à l'autre par les liens de vie, par la complicité secrète des hommes; c'était une logique du langage et du discours, qui engendrait des événements ayant une apparence de vie des hommes, événements liés l'un à l'autre par la sympathie des mots et par les liens indissolubles de la grammaire. Faute de pouvoir témoigner directement, ce lettré abandonna les usages de chroniqueur ou de compilateur de chroniques et s'empara des usages de savant en proie aux destins des mots.

Explorateurs de l'innommable mélange du dit et de l'écrit, chercheurs du concret humain dans les mots, constructeurs de récits, ces anthropologues avant la lettre étaient les savants accoutumés aux délices et aux dangers de l'écriture; leur inspiration venait de livres, leur savoir se nourrissait de lettres et leurs plumes obéissaient aux tours de la rhétorique. Ils ne pouvaient concevoir un événement en dehors de l'invention rhétorique ni, au moins pour les temps incertains et reculés, exprimer une vérité sans recourir à ses préceptes. Le passé au sein duquel ils expérimentaient et qu'ils peuplaient d'images, duquel ils retranchaient et auxquels ils ajoutaient de nouvelles narrations, ressemblait fort non pas à un livre ni à un grimoire, mais à un noir et folâtre tourbillon de paroles où surnageaient, par miracle, quelques vérités sages. C'était, en effet, un univers narratif, où les possibilités du langage mesuraient la profondeur de la recherche et la connaissance de l'art de s'exprimer l'ampleur du savoir.

Ils séparaient, en écrivant, l'histoire de la vie mais réservaient à la *senefiance* du récit achevé le droit d'embrasser la vie. Le discours de l'histoire et le discours sur l'histoire se rapportaient, pour eux, à deux choses distinctes mais indissolublement liées: d'une part les faits et les sorts des hommes qui mimaient et épiaient les décisions inconnues du Créateur en essayant d'élucider le mystère du texte saint, et de l'autre les valeurs éternelles fixées dans ces mêmes textes, le sort abstrait de l'humanité entière. Pourtant, ces connaisseurs du latin et du vulgaire ne s'intéressaient qu'à un certain nombre, limité, de siècles, dont la valeur, comparée à la valeur de l'éternité, était nulle;<sup>7</sup> ils ne s'intéressaient pas à Dieu mais aux hommes, héros, martyrs, apostats, chrétiens ou mécréants qui portaient lourdement le péché originel; ils ne s'intéressaient pas aux champs illimités de la volonté divine mais à l'infime section créée par Dieu, peuplée d'êtres humains agissants, assez semblables à eux.

L'action humaine les intriguait le plus. Entre une action ancienne et la connaissance qu'ils en avaient, il y avait des images véhiculées au cours des siècles par les témoins et leurs fils, par les historiens et leurs commentateurs, par les *fableors*; cette image était toujours donnée, pour ces savants, par l'intermédiaire des récits. Entre le sel du passé et le lettré qui voulait l'atteindre, s'interposaient des interprétations imagées de l'action humaine: délimiter le vrai du faux, sauver le fragment sage du gouffre de la folie, équivalait au choix d'une authentique image, semblable aux images qu'ils tenaient pour

7. Cf. Saint Augustin, *De civitate dei*, XII, 12.

vraies et historiques. Le mot français *estoire* a justement le sens de représentation imagée qui fut, peut-être, autrefois, aussi important que les autres.<sup>8</sup>

Si Geoffroi fit une enquête, il en effaça soigneusement les traces; elle n'était pas nécessaire puisque les événements existaient déjà. Elle pouvait trahir sa position délicate: c'est pour cela qu'il se piquait plus d'écriture que de science: plus qu'un enquêteur, il était un écrivain. Il ne pouvait pas en être autrement: il lui eût été impossible de faire état de ses recherches puisque l'historiographie en tant que science n'existait pas à cette époque. Il voulait, en effet, laisser entendre au public qu'il participait pleinement à une vision du passé et qu'il en avait reconstruit l'image à leur usage, à la fois sage et familière à leurs oreilles. Nourrie de narrations, cette image reconstruite en était une; Geoffroi avait obéi aux préceptes de l'art d'écrire et reproduit les lignes déjà tracées de la description des événements, en se conformant aux valeurs essentielles de *l'ars oratoria*; cette ré-écriture mêlée à un raisonnement d'exégète assagissait le tourbillon de paroles et l'innommable mélange; elle les transformait en miroir de narrations, où les représentations connues et respectées se donnaient la main. Quand on arrive à ce point, toute enquête des faits s'efface devant le choix des procédés du langage; la vision du passé, reconstruite à partir des narrations, abolit toute recherche du fait historique dans le passé.

Rechercher le passé ne voulait pas dire pour Geoffroi chercher un fait et le vérifier mais retrouver, ou fabriquer, une image où le public et les maîtres pouvaient contempler la gloire des siècles passés; c'est pour cela que sa recherche et sa reconstruction étaient iconographiques. L'image du passé reflétait aussi une vision sage des destinées, différente des absurdités barbares et assez proche des visions de très fameux pères et exégètes. Une méprise de Conrad de Hirsau semble confirmer l'existence, dans les esprits des faiseurs de l'histoire, de l'idée d'une image-reconstruction, jouant le rôle de l'histoire, à la fois arrachée au délire, conforme aux plans du Créateur et reflétant une vision. Lorsque Conrad explique le sens du mot grec *historia*, il dit: *historia* veut dire en grec *vision*. L'enquête des historiens grecs devint pour les faiseurs de l'histoire *vision*

8. Pour le mot *historia*, le lexique de Niermeyer (J. F. Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leyden: E. J. Brill, 1976) donne les définitions suivantes: 1. le récit historique de l'Écriture par opposition à l'interprétation allégorique; 2. fragment des livres historiques de l'Ancien Testament lu dans l'Église; 3. image, tableau, dessin. Le lexique de Du Cange (Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris: Firmin-Didot, 1844) y ajoute les définitions de 'pro ipso festi officio' et de 'pro quovis codice aut libro'. Le même dictionnaire définit le mot *historiographus* comme 'pictor' et le verbe *historiare* comme 'narrare, dicere'. On voit que, dans le latin médiéval, le champ sémantique du mot *historia* appartient au domaine du sacré beaucoup plus qu'au domaine du profane: l'historien serait donc un peintre (ou narrateur) des tableaux qui représentent les événements importants (sacrés). En revanche, le vernaculaire donne à l'histoire un sens légèrement différent: selon Tobler-Lömmatzsch (Tobler-Lömmatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Wiesbaden: Franz Steiner, 1954), le mot *estoire* pouvait signifier 1. *Geschichtserzählung* (verschiedener Art); 2. *chanson d'estoire* (chanson de toile); 3. *in der Kirche zu singende Stücke aus den Biblischen Geschichtsbüchern*; 4. *Gerede*; 5. *bildliche Darstellung eines Vorgangs*. En comparaison avec le champ sémantique latin, le champ sémantique vernaculaire appartient plus au domaine du profane mais le sens essentiel de narrer une histoire de préférence sacrée reste le même. C'est dans ce cadre très large de l'évolution du langage qu'avait travaillé Geoffroi. Les significations changeantes renvoient aux pratiques de l'histoire: Geoffroi était un *pictor* de l'histoire profane et la popularité de son oeuvre a contribué au changement de la signification de ce mot.

9. Cf. Conrad de Hirsau, op. cit., p. 17: »*historin enim grece latine visio dicitur*«. L'étymologie de Saint Isidore est plus exacte (*Et.*, I, 46, 1 in P. L. 82, col. 122C): »(...) *historia*(...) *id est videre vel cognoscere*«.

du passé, plus par une disposition naturelle d'esprit que par mégarde ou ignorance; et puisque la substance du passé était une narration, le procédé par lequel on faisait de l'histoire ne pût être qu'une écriture. L'historien ne cherche pas les faits, il les écrit; son écriture seule confirme la justesse de l'image historique sauvée du noir tourbillon de paroles délirantes.

Les grandes visions de l'histoire humaine des pères de l'Eglise, de Saint Isidore, de Saint Jérôme et de Saint Eusèbe, constituèrent, pour longtemps, la norme et le cadre de l'histoire ou de la chronique: l'*Historia Britonum* commençait par le préambule intitulé *De sex aetatibus mundi* tiré de Saint Isidore et de Bède;<sup>10</sup> les calculs effectués par les clercs anonymes avaient pour but de faire concorder les événements qu'ils relataient avec l'immuable chronologie sainte; une telle similitude d'images rapprochait l'écriture du clerc de l'écriture du saint, empreinte de la sagesse divine. Le texte saint et le grimoire n'étaient que deux faces de l'univers narratif, deux parois de palais imaginaire où était enfermé le faiseur de l'histoire: si l'écriture divine révélait la vérité de l'histoire universelle, son écriture devait révéler la vérité du passé de son humble terroir. Ce que ces savants voulaient connaître était d'emblée semblable à ce qu'ils connaissaient déjà; cherchant les vérités uniquement dans les narrations puisque tout était narration, les faiseurs de l'histoire restaient fidèles à la maxime des platoniciens, reprise par Saint Augustin: le connaissable coexiste dans celui qui connaît conformément à la nature de ce qu'il veut connaître.<sup>11</sup> Voulant reconstruire une image du passé, image qu'ils connaissaient déjà vaguement, ils la reconstruisaient à partir des mots; ces mots, à leur tour, devenaient la substance de l'histoire et le garant de la vérité. Cette maxime devint aussi pour eux le garant de leurs capacités cognitives: ils ne pouvaient pas concevoir de vérité autrement que dans une narration. En même temps elle limitait les possibilités de leur savoir: ils ne pouvaient pas concevoir autrement qu'une écriture toute recherche de vérité. On comprend maintenant que le grimoire inventé par Geoffroi renvoyait en effet à une pratique de la connaissance du monde, à sa réalité d'homme du Moyen Age, d'historien et d'écrivain et non pas au réel de l'histoire. L'histoire-reconstruction qu'il avait faite, le grimoire qu'il avait substitué à l'innommable mélange étaient des narrations; leurs valeurs se mesuraient par rapport aux valeurs inhérentes aux hommes et aux narrations; autrement dit, seulement comme texte le passé pouvait avoir des sens divers et culturellement valables. Ce palais imaginaire qui tenait tout dans le langage allait être décrit une cinquantaine d'années après Geoffroi de Monmouth dans le couplet justement fameux d'Alain de Lille:

10. Faral (*La légende arthurienne* I, p. 54) contraste la tradition de Saint Jérôme avec celle de Saint Augustin, de Saint Isidore et de Bède et reconstruit le calcul de l'auteur.

11. Saint Augustin, *De Trinitate*, Paris: Desclée de Brouwer, 1955, IX, 18, (trad. Agaësse-Moingst): «Ab utroque enim notitia paritur, a cognoscente et cognito. Itaque mens cum se ipsa cognoscit, sola parens est notitiae suae: et cognitum enim et cognitor ipsa est. Erat autem sibi ipsa noscibilis, et antequam se nosset: sed notitia sui non erat in ea, cum se ipsa non noverat». Pour le sens de ce passage, qu'on retrouve souvent sous la plume de Saint Augustin, voir Maiorov, op. cit., p. 245. Selon toute probabilité, Geoffroi connaissait l'oeuvre de Saint Augustin: Faral a rapproché le récit sur la naissance miraculeuse de Merlin avec l'histoire des *incubi* que saint Augustin avait repris d'Apulée (Faral, op. cit., II, p. 233). Tatlock (J. S. P. Tatlock, *The legendary history of Britain*, Berkeley et Los Angeles: University of California Press, 1950) a essayé de réfuter cette thèse (p. 172). Cependant les similitudes entre la pensée de Saint Augustin et la méthode de Geoffroi sont trop grandes pour être accidentelles: même si Geoffroi n'avait pas médité ses oeuvres, il appartenait à la culture que l'évêque de Hippo avait, en quelque sorte, créée.

»Omnis mundi creatura  
quasi liber et pictura  
nobis est et speculum  
nostrae vitae, nostrae mortis,  
nostri statu, nostrae sortis  
fidele signaculum.  
Nostram statu pingit rosa,  
nostri statu decens glosa,  
vitae nostrae lectio«<sup>12</sup>

Les histoires du XII<sup>e</sup> siècle disaient infiniment plus sur un certain goût du passé héroïque et sur l'esprit créateur de leurs auteurs que sur le passé qu'ils voulaient décrire. Ce passé n'était pas une *res visa*; sa gloire, pressentie dans le brouhaha qui se faisait autour des faits oubliés, était à rétablir; son cours, sûrement semblable au cours de toutes les histoires d'origines d'un peuple, était à reconstruire. Le manque de témoignage fit de cette histoire une écriture dont la vérité dépendait entièrement du talent des faiseurs. Le prestigieux latin quelque peu rude que Geoffroi avait choisi pour écrire son histoire, le grimoire et le noble travail de déchiffrement qu'il avait substitués à l'innommable mélange et au raisonnement sur la folie barbare, montrent que ce lettré prenait des mots dits ou écrits, *vel litteris vel viva voce* comme disait Bède, pour le concret de sa recherche historique, nullement semblable à l'enquête et à l'idéal de la *theoria* des historiens antiques. Sa connaissance du monde prenait forme de l'histoire dans le fin et juste discours dont les lois inexorables et tirées de la grammaire façonnaient les événements et créaient les vérités. Cette connaissance se nourrissait de l'innommable mélange dont la partie lumineuse véhiculait des idées consacrées par les autorités, vraies et immédiatement utilisables. De ces idées conservées dans les textes émanaient des *senefiances* diverses, moralisantes chez Gildas, qui se plaignit du sort funeste de son île cent fois ravagée, plus inclinés à la sympathie pour les souffrances des chrétiens chez Bède: elles reconstituaient, dans l'esprit de Geoffroi, une vision chrétienne de l'histoire<sup>13</sup>, proche de la vision béatifique, cette expression la plus pure de la vérité historique, elles représentaient, pour lui, le modèle de la sagesse. Geoffroi les connaissait et, bien qu'il déplorât leurs lacunes, il les appréciait: les lois de ce discours allient guider sa plume. La partie ténébreuse de l'innommable mélange, ce noir tourbillon de vérités recouvertes de la folie, demandaient une purification et un éclaircissement préalables, semblable à celui qui avait été effectué par les clercs anonymes de l'*Historia Britonum*, texte mal écrit, lacunaire et nullement soigné mais grouillant de données utiles, épurées et débarassées de la folie. Mais l'*Historia Britonum* n'avait capté qu'une petite partie des dits des forêts et des lisières; Geoffroi s'occupa du reste; pour composer son histoire, il dut combiner l'écriture cultivée et sage avec les dits épurés. L'innommable mélange, ce grimoire difficile à déchiffrer, avec sa lumière des pères et ses ténèbres des barbares, constituait en effet une vulgate à laquelle le faiseur de l'histoire substituait, par son écriture, une histoire raisonnée.

12. Alain de Lille, P. L. 210, col. 759B.

13. Sur l'importance de la *visio beatifica* comme signe de perfection et de savoir absolu, voir Hans Robert Jauss, *La perfection, fascination de l'imaginaire*, Poétique 61, p. 6.

Transformé en texte et ré-écrit par le faiseur de l'histoire, le passé devint susceptible de différentes interprétations qui véhiculaient chacune sa *senefiance*: proche de la vision, l'écriture historique se rapprochait de la sagesse divine; proche du témoignage, elle captait la sagesse humaine. Dans cette image reconstruite les valeurs de l'écriture s'accouplaient avec des visions éternelles du saint. Ainsi la découverte du passé et la confection des histoires suivirent-elles deux courbes: l'une politique et culturelle, qui prit pour centre d'intérêt les généalogies et les systématisations temporelles; l'autre intellectuelle, des hauts parages de la sagesse, qui reconnut dans le passé un texte, producteur du sens précis. Elles se distinguaient difficilement: écrire l'histoire de leurs maîtres équivalait, en principe, à la recherche de la vérité valable pour toute l'humanité, qui ne pouvait être que chrétienne.

L'histoire des témoins oculaires est supérieure à celle qu'on recueille par l'intermédiaire des autres: sur ce point Isidore avait tranché; l'historiographe est celui qui met par écrit les choses vues, rappelait Conrad à ses disciples. La vérité de toute histoire résidait dans le témoignage direct; la nécessité de cette preuve dirigeait l'imagination et le raisonnement des faiseurs de l'histoire. Ils pouvaient la chercher dans la vulgate, virtuellement complète quant aux données mais où presque toutes les traces des témoins étaient effacées, ou, ils pouvaient, à partir de leur savoir et de la vulgate, essayer de les reconstruire afin de combler les lacunes et parfaire l'image du passé. Geoffroi opta pour le travail à rebours, pour la reconstruction. A cette fin, il demandait des faits que seule la vulgate et son imagination pouvaient lui fournir, puisqu'il n'y avait pas beaucoup de documents sur les rois préchrétiens et que ceux-ci, en outre, l'intéressaient peu. Mais certains faits de la vulgate, notamment ceux qui provenaient de la partie ténébreuse de l'innommable mélange, présentaient parfois des aspects menaçants et farouches; ces récits, qui avaient obéi à d'autres lois du discours lors de leur confection, parfois même étaient tout simplement incompréhensibles. Il lui fallut choisir avec discernement et interpréter, redresser ce que la folie avait gâté. Par la force des choses, Geoffroi fut amené à reconstruire des récits empruntés à d'autres mondes afin de fournir les événements à son histoire; encore les saupoudra-t-il des rigoureuses trouvailles de son esprit. Ainsi combla-t-il les lacunes. Quant à la perfection de l'image, quant au cours véridique de son histoire, il savait comment les choses avaient dû se passer; il en avait des preuves irréfutables, la Bible, des grands témoins de l'Antiquité, comme Virgile, des événements de sa propre vie; il fallait produire un discours, faire un récit qui puisse refléter la sagesse des modèles et la vérité de la vie. Comblant les lacunes et parfaire l'image des pères était pour lui une seule et même chose puisque, pour raisonner bien, il lui fallait penser à l'image des pères et à la ressemblance de la vie: la reconstruction pénible à laquelle il se livrait pour aboutir à une histoire qui se rapprochât de la vérité de la vision béatifique était le fruit des efforts conjugués de transcription, de décryptage et d'invention, semblable à ceux des glossateurs. Il faisait une lecture du monde, qui était celle de grimoires et de narrations; il possédait au plus haut point la science des textes et cette vision complète du passé que ceux pour qui il écrivait ne goûtaient qu'en fragments et dont ils éprouaient un ardent désir; il perfectionnait la mémoire collective et donnait aux exigences grossières la délicatesse de la culture; il érigeait en monument la vulgate qui se disait vraie puisqu'elle était devenue historique. En raisonnant ainsi, Geoffroi défrichait les forêts de l'imaginaire,

rompait les charmes barbares et transformait les chimères qu'il partageait avec ses contemporains en vérités de l'histoire.

Cela pourtant, n'allait pas sans difficultés. Les théoriciens des narrations n'avaient pas prévu cette histoire suspecte, découlant de la reconstruction, se disant vraie et bouleversant l'ordre des valeurs. La hiérarchie des sens de narrations, établie longtemps avant, limitait ontologiquement les vérités de l'histoire, de la littérature et de l'écriture sainte: cette dernière éveillait, dans l'esprit des doctes, toujours un sens du mystère que la littérature et l'histoire profanes n'éveillaient pas; elle préfigurait, à travers les mots, les réalités surnaturelles où le destin de l'homme était une fois pour toutes décidé tandis que l'histoire ou la littérature étaient censées peindre la cause céleste ou les conséquences terrestres de décisions divines. La force des mots, cette vis de laquelle parlait Isidore et qui allait jouer un rôle considérable dans la conception de l'écriture historique de Geoffroi, était dans la *sacra pagina* énorme: le Verbe embrassait tout ce que Dieu ou l'homme pouvaient concevoir. La force des mots de la littérature et de l'histoire n'atteignait cependant que le sens littéral, verbal dans la fiction et celui des choses dans l'historiographie: elle se limitait aux images de choses conçues. Quant à l'histoire, cela renvoyait aux témoignages. Le témoignage, le contact direct avec les choses passées, représentait, selon les usages antiques, la preuve décisive de la vérité historique dans les yeux des exégètes. Les faiseurs de l'histoire ne disposaient pas de témoignages, ils atteignaient le passé par l'intermédiaire de la vulgate, en maniant les récits qui gardaient une faible trace des événements; et comme l'accès aux choses passées leur était impossible à travers les témoignages, ils furent rejetés en dehors du domaine de la stricte vérité littérale qui incarnait toute histoire sérieuse. Puisqu'ils n'éclaircissaient pas le texte saint mais s'occupaient d'une vulgate crasseuse, ils n'étaient pas davantage proches de la vérité spirituelle embrassant l'essence des choses et les réalités divines. Ils pouvaient faire siennes les possibilités limitées du sens verbal et cacher leur travail sous les parures de la littérature, mais comme ces travailleurs des mots mélangeaient le vrai avec le faux afin d'atteindre le semblant de vérité, ils ne se voulaient absolument pas poètes. Ils voulaient, en réformant les abus de la vulgate, dire vrai. Tous les problèmes, en effet, surgissaient pour eux de la vulgate, de cette narration sans nom ni valeur établie, interposée entre le passé et le faiseur de l'histoire: du point de vue de la hiérarchie des sens et des valeurs, ils partaient du néant pour aboutir aux choses qui s'étaient réellement passées ou qui auraient dû se passer; cela ressemblait plutôt à la littérature qu'à l'histoire. Geoffroi trouva la solution dans le grimoire: cet intellectuel très cultivé pensait, en s'emparant du savoir des grammairiens et en utilisant les techniques de l'exégèse et de l'art poétique, explorer à fond les ténèbres de la vulgate, découvrir les secrètes complicités entre les mots et les choses que tout langage recèle et envelopper de ce mince filet de vérités sa peinture des choses d'autrefois. De même que, pour vivre en paix, tout homme de cette époque se faisait vassal d'un autre homme, Geoffroi s'avisait de faire du langage le suzerain de son histoire.

Justement parce qu'il avait misé tout sur le langage, son travail des mots participait, à la fois, du domaine du profane, du sens littéral (propre, historique) ou figuré et typique que pouvait susciter un texte, et du domaine du sacré, de la spiritualité qui maniait les sens élevés, célestes de l'écriture sainte; à proprement parler, ce travail n'appartenait ni complètement au premier domaine ni complètement à l'autre. Ce faiseur de l'histoire donnait sa narration pour littéralement vraie et en même temps capable d'embrasser

et d'expliciter les vérités célestes; il avait démolé les traces de reconstruction dans son ouvrage et posé d'emblée que ce qu'il avait écrit était égal, à un degré plus humble il est vrai, à ce qu'il avait trouvé dans les histoires des *auctoritates*; il ne livrait au public qu'un texte compact, vrai de bout en bout et qui se suffisait à lui-même, où les propositions se rapportaient l'une à l'autre *secundum analogiam*, de manière à faire apparaître l'indépendance de son sens. Il livrait à un public rassasié de sa vulgate fragmentaire et barbare une histoire sans failles, qui fut jugée sur cette plénitude atteinte par l'écriture. Cette combinaison habile de techniques et de vérités différentes aboutit, en effet, à une nouveauté. Pour être admise, toute proposition hardie prend les apparences du connu et fait d'abord valoir ses liens avec le déjà su: en se cachant derrière les procédés de la vraisemblance du profane et en empruntant les assises de sa vérité au sacré, Geoffroi s'imagina, entre les fictions de poète et la vérité historique de l'Écriture sainte, un troisième lieu, le lieu de son histoire.

Néanmoins, le sens qui pouvait se grouper autour de ce troisième lieu, lieu intermédiaire par excellence, le sens de cette histoire-reconstruction n'était qu'un sens littéral, appartenant au littéraire, suggéré par des mots et non pas par des réalités d'un ordre plus grand.<sup>14</sup> En principe, en tant que sens qui puisse se déduire des mots, il n'avait rien à faire avec ce qu'on pouvait extorquer aux textes saints. Lorsque l'anonyme de l'*Historia Britonum* dit:

»Ecfrid, fils de Osbiu, régna neuf ans. En son temps Saint Cuthbert, l'évêque, mourut à l'île de Medcaut. Il fit la guerre contre les Pictes et y trouva la mort.«<sup>15</sup>,

il ne veut pas expliciter les signes d'une vérité cachée et mystérieuse, il nous livre tout simplement une constatation, une information équivalente à un fait, un récit court sur un roi qui régna un certain temps et accomplit certaines choses avec ou sans succès: il confère à la mémoire sûre, écrite et fixe un texte qu'il tient de Dieu sait où. Cette notice, il la fait précéder d'une autre, où il décrit un autre roi de façon un peu plus détaillée et il la continue par une troisième à peu près de même tenue. Mais il ne s'agissait pas là d'une simple succession non-coordonnée, comme chez les annalistes.<sup>16</sup> Le clerc anonyme faisait état des choses, d'événements du passé en les groupant dans leur succession chronologique; ces événements ne préfiguraient rien, ne suggéraient nul sens caché ou mystérieux mais, grâce à l'ordre chronologique, suivaient implicitement les décisions prises dans le ciel.<sup>17</sup> Les séquences de récits courts qui, en se rapportant l'une à l'autre par l'analogie de leurs protagonistes dans le temps, faisaient l'histoire. Elles n'avaient d'autre sens que leur sens propre; ces rois et ces héros, dont la seule trace sûre était celle de leurs noms, renvoyaient plus aux types universels et vénérés de la littérature et de la vie qu'au mystère de la vérité céleste; ils ne suggéraient nulle grande allégorie, nul

14. Voir Edgar de Bruyne, op. cit., II, p. 305–313 pour la définition du *sensus litteralis* profane et sacré à l'époque de Geoffroi.

15. *Historia Britonum*, éd. Faral (in *La légende arthurienne III*), p. 44: »Ecfrid, filius Osbiu, regnavit IX annis. In tempore illius Sanctus Cudbert episcopus obiit in insula Medcaut. Ipse est qui fecit bellum contra Pictos et corruit ibi«. Je traduis.

16. Claude Bremond cité par Paul Zumthor, *Roman et histoire*, in *Langue, texte, énigme*, Paris: Seuil, 1975, p. 239.

17. Hayden White. *The content of form, Narrative discourse and historical representation*, Baltimore et Londres: Johns Hopkins University Press, 1987, p. 7–10 et 17–21.

sens moral. Ces mots comblaient une lacune du passé, éclairaient un lieu obscur, remplissaient un trou de mémoire; ils étaient là, clairs et offerts à tout le monde, évoquant peut-être ce qu'on savait déjà depuis longtemps: il n'y avait pas de raison de n'y pas croire.

Lorsqu'on connaissait bien l'agencement des choses et qu'on ne savait presque rien sur les choses mêmes, il fallait les nommer tout d'abord afin que cet agencement acquière un sens précis et, en quelque sorte, réel; en nommant et en alignant les rois et les héros dans l'*Historia Britonum*, le clerc anonyme donnait au savoir éparpillé et fantasque de la vulgate l'apparence d'un récit sur la réalité des choses passées. Ainsi ces récits se succédaient-ils, parfois plus verbeux, parfois limités à la seule mention du nom comme dans les généalogies, constituant une suite d'événements; aux rois inconnus succédaient les rois fameux, méritant plus d'attention; leurs successeurs étaient parfois des fils, parfois des cadets issus de branches latérales, parfois même les cadets venus de nulle part; puis les envahisseurs venaient et on les repoussait avec plus ou moins de succès et de gains; les moments heureux et brillants succédaient aux pires malheurs, de grands actes de courage aux trahisons les plus noires. Somme toute, ce passé n'avait rien d'étonnant: il ressemblait fort à tous les autres; ce récit n'avait rien qui pût suggérer une morale supérieure à celle des hommes ou préfigurer les réalités d'une autre vie: il ne faisait que confirmer ce qu'on savait déjà sur la vie des hommes et des peuples.

Les besognes de tous les personnages qui figuraient dans ce récit étaient strictement celles de la terre: dès que les rois, les traîtres, les héros ou les saints étaient morts, ils disparaissaient pour toujours de la scène. En nommant les protagonistes et en établissant une suite de souverains liés l'un à l'autre par les liens de sang, le clerc anonyme dégagait un sens de cet univers narratif mal cousu: son récit n'était plus absurde, il incarnait la vérité des choses passées, il devenait la matière historique: la chronologie et le sang rapprochaient cette oeuvre humaine de Dieu.

Ces séquences ne suggéraient nul sens caché; cependant, n'existant que dans et par les mots, elles se répondaient inévitablement l'une à l'autre; plutôt que de se succéder, elles s'emboîtaient l'une dans l'autre et toute information qu'elles fournissaient, tout fait qu'elles enregistraient était analogue aux autres. Ainsi cantonnées, coupées des hauts sens du sacré, ces séquences, qui faisaient l'histoire, acquéraient, par la force mutilée de leurs mots, un sens qui se greffait sur le sens que les théoriciens de l'époque appelaient historique, le sens *secundum analogiam*: la disposition des phrases et leur analogie amenaient inévitablement à dégager le sens non pas du réel de la terre ou de celui du ciel, mais des procédés narratifs.

Le grimoire difficile à déchiffrer de Geoffroi devait ressembler à un texte pareil. C'est pour cela que Geoffroi put perpétuer, dans son histoire; les succès, les défaites, les gloires et les malheurs: tout modèle était déjà dans cette vulgate raisonnée ou dans les histoires proposées par les auteurs.

La réalité et le sens de l'histoire de Geoffroi, de cette reconstruction du passé à partir des narrations qui représentaient une matière historique, tenaient debout par la force des procédés narratifs qui perpétuaient l'analogie attendue: Geoffroi écrivait ce que le public devinait. Mais cette histoire ne pouvait être vraie que si sa narration n'était sans failles, ininterrompue dans le cadre que le faiseur de l'histoire s'était imposé; la

plénitude d'une vue unique la distinguait de la vulgate à laquelle les générations avaient contribué. C'est pour cela que la tâche principale de Geoffroi fut, par rapport à celle de ses prédécesseurs anonymes, de suppléer aux manques et de combler les lacunes.

»Toutes les fois qu'il m'arrivait de penser aux rois de Bretagne, au temps où de pareilles choses occupaient fortement mon esprit«,

écrit au début de son *Historia regum Britanniae* cet homme cultivé,

»avec étonnement je m'apercevais du fait que, sauf quelques remarques éparées dans les traités dignes de confiance de Gildas et de Bède, je n'ai rien retrouvé d'écrit sur les rois qui ont gouverné l'île avant l'Incarnation de Christ, ni sur Arthur et d'autres qui se sont succédés après l'Incarnation. Et pourtant leurs gestes sont dignes d'une louange éternelle; d'autres peuples en gardent la mémoire et les content comme si elles étaient joyeusement mises par écrit«.<sup>18</sup>

A peu près dix ans auparavant, Guillaume de Malmesbury avait parlé de l'épuration des dires nécessaire à la construction de l'histoire d'Arthur; selon lui, les lacunes étaient comblées, mais virtuellement, car il fallait ajuster ce qui était appelé à les combler; pour passer du délire au savoir, pour aboutir à l'histoire, il proposait un procédé narratif, qui tient dans le verbe latin *praedico*: il fallait, croyait-il, transformer l'histoire de cette façon qu'elle puisse persuader aussi bien que les sermons et les éloges des prédicateurs. Si les hommes et les choses d'autrefois étaient nommés, et ils le furent soit par des textes soit par des conteurs, pour rendre historique leur existence et évidente leur valeur devinées, il était nécessaire d'en faire un éloge. Geoffroi le comprit et revêtit ces noms de la rassurante étoffe de propos élogieux: les valeurs de *laus* déteignirent, semble-t-il sur les faits; en d'autres termes, le changement de procédé narratif aurait fait la fortune et la vérité de l'histoire.

Contrairement, du moins en apparence, à Guillaume, qui avouait l'importance du délire narratif, Geoffroi disposait d'un grimoire, fourni par Walterus, archidiacre d'Oxford, où, heureusement, »étaient narrées d'une façon bien ordonnée et dans un langage fort beau, les actions de tous les rois, de Brutus, premier roi des Brittons, jusqu'à Cadwallader, fils de Cadwallon«<sup>19</sup>; il se mit à le traduire en latin afin de compléter l'histoire écrite par les grands prédécesseurs, par Gildas et par Bède. Gildas, qui avait écrit le premier sur le passé de Bretagne, ne révéla en effet que peu de chose ou rien sur l'époque qui intéressait Geoffroi: dans son *breviculum*, il précisa qu'il allait écrire sur des tyrans, des tribus dévastatrices, des défenses, des fléaux, des vengeances et des

18. Geoffroi de Monmouth, *Historia regum Britanniae*, Ed. Faral (In *La légende arthurienne III*), I, 1-9, p. 71: »Cum, mecum multa et de multis saepius animo revolvens, in historiam regum Britanniae inciderem, in mirum contuli quod, infra mentionem quam de eis Gildas et Beda luculento tractatu fecerant, nihil de regibus qui ante incarnationem Christi inhabitaverant, nihil etiam de Arthuro ceterisque compluribus qui post incarnationem successerunt reperissem, cum et gesta eorum digna aeternitate laudis constarent, quia a multis populis quasi jocunde inscripta et memoriter praedicarentur«. Je traduis. Le texte que donne l'édition Hammer (Geoffroy of Monmouth, *Historia regum Britanniae, a Variant version*, éd. Jacob Hammer, Cambridge: Medieval Academy of America, 1951, p. 22) concorde avec celui que Faral a établi.

19. Geoffroi de Monmouth, *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 2, 4-7, p. 71: »(Talia mihi et de talibus multotiens cogitanti obtulit Walterus, Oxenefordensis archidiaconus, vir in oratoria arte atque in exoticis historiis eruditus) quemdam britannici sermonis librum vetustissimum, qui a Bruto, primo rege Britonum usque ad Cadwalladrum, filium Cadwallonis, actus omnium continue et ex ordine perpulchris orationibus proponebat«. Je traduis. Le texte de Hammer concorde avec celui de Faral. Pour une discussion plus poussée sur ce livre, ou grimoire, voir infra, IIe partie, chapitre »L'état civil«.

ravages<sup>20</sup>; en bon historien, il fit précéder sa palinodie d'un tableau géographique de l'île, où il énumera les villes, mesura les distances et décrit les beautés idylliques de ces contrées; en moralisateur consciencieux, il orna son récit de plaintes amères sur le sort malheureux des habitants de l'île dû à leur cécité funeste. Bède le Vénérable ne disait rien non plus sur les rois préchrétiens bien que les oreilles de tout le monde, à en croire le témoignage de Guillaume de Malmesbury, dussent bourdonner de contes dont ils étaient les héros. Ces histoires vénérées parurent à Geoffroi lacunaires. Cet homme cultivé admirait ce qu'ils avaient fait avant lui et respectait leurs *tractatus luculentos*; il éprouvait, en même temps, leur insuffisance et déplorait leur caractère incomplet.

Ces belles oeuvres invitaient, en effet, les continuateurs: Geoffroi se proposa de les parfaire, non pas en modifiant leur style qui les avait rendus justement célèbres, mais en complétant leurs lacunes puisqu'il disposait de données nouvelles qu'il fallait seulement arranger et tourner en latin. Gildas et Bède représentaient le savoir et la vérité historiques; à côté de ces prestigieuses histoires, son humble ouvrage deviendrait peut-être plus vrai car il ferait comprendre au public ce que ces grands historiens avaient ignoré ou dédaigné de mettre par écrit.

Cela n'allait pas sans un certain malaise et une réticence; Gildas et Bède étaient plus proches de l'Antiquité et de surcroît consacrés; Geoffroi se faufilait dans l'Antiquité en complétant leurs ouvrages: cela montrait déjà une grande audace. Il lui fallut de très bonnes raisons et de justifications très hautes pour les compléter et il les trouva dans le grimoire.

Quant aux corrections, et il lui arrivait parfois de les corriger, il les fit sous le manteau et ne l'avoua jamais. L'anonyme (ou les anonymes) de l'*Historia Britonum* n'avait non plus avoué qu'il avait corrigé Bède à propos de la victoire de Mont Badon, en précisant le lieu et les protagonistes de la bataille. Geoffroi affichait toujours que les histoires des pères vénérables étaient vraies; en même temps il les altérait considérablement, en les corrigeant et en changeant parfois le sens et les ressorts des événements, mais subrepticement, si telle était la nécessité où s'il les avait mal lues, ce qui arrivait quelquefois mais beaucoup moins que les critiques de notre siècle ne l'avaient cru.

Par-delà les flatteries transparentes, les fautes et les inadvertances, tous les changements apportés aux événements déjà narrés, toutes les explications savantes substituées à celles déjà existantes et tous les noms ajoutés à ceux que les grands historiens avaient énumérés, semblent provenir plutôt des désirs secrets de la société devinés par le faiseur de l'histoire que des jeux du hasard ou de son ineptie. Geoffroi ne doutait pas de la véracité et de la sagesse de grands historiens; il admirait l'ampleur de leur savoir et reconnaissait la justesse de leur regard; son histoire cependant était

20. Gildas, op. cit., XII, 27: »Sed ante promissum deo volente pauca de situ, de contumacia, de subiectione, de rebellione, item de subiectione ac diro famulatu, de religione, de persecutione, de sanctis martyribus, de diversis haeresibus, de tyrannia, de duabus gentium vastatricibus, de defensione itemque vastatione, de secunda ultione tertiae vastatione, de fame, de epistolis ad Agitium, de victoria, de sceleribus, de nuntiatis subito hostibus, de famosa peste, de consilio, de saeviore multo primis noster, de urbium subversione, de reliquiis, de postrema patriae victoria, que temporibus nostris dei nutu donata est, dicere conamur«. Pour une appréciation générale de l'historiographie de Gildas, voir Hanning, op. cit., p. 58-60.

destinée à un public infiniment moins sage, fatigué des balbutiements fantastiques et friand de récits historiques. En comblant les lacunes dans les écrits des grands, Geoffroi voulut bâtir un pont entre le public et la sagesse, par lequel ces hommes pouvaient communiquer avec les sages et comprendre, à travers cette image quasi parfaite qu'il leur offrait, les véritables ressorts du passé de leur terroir.

Il en alla presque de même dans la vie des campagnes au XII<sup>e</sup> siècle: la composition de l'histoire du terroir coïncida avec la stabilisation des lisières de la forêt. Les défrichements réguliers reculèrent à cette époque devant la permanence des champs: les lisières cessèrent d'être instables, fuyantes, autant de nouveaux espaces à conquérir chaque année pour assurer la nourriture; elles se stabilisèrent sous la pression des grands, véritables instigateurs du nouveau régime économique. La conquête de la forêt fut d'abord une victoire sur les tabous, les craintes et les interdictions qui pesaient sur les grands espaces boisés: les croyances barbares venues de loin et les vérités chrétiennes imposées d'en-haut faisaient de la forêt un espace sanctifié où les ermites avaient trouvé, comme les druides des temps celtiques, un abri propice à la réflexion; les interdictions des grands, qui aimaient la chasse et s'étaient réservé à cette fin de grandes superficies;<sup>21</sup> les craintes des petits, qui avaient à peine oublié que la forêt avait longtemps été la seule demeure de leurs dieux et de leurs sages, le lieu où on pratiquait la sorcellerie et la magie et où on pouvait s'évader et se garantir de la justice. L'Eglise, une des premières forces économiques, aida beaucoup à changer ces attitudes, intéressée qu'elle était, autant que les grands laïques, aux valeurs de la terre. L'Eglise déchira le tissu épais de croyances qui enveloppait la forêt; des mêmes monastères qui poussaient leurs dépendants de conquérir la forêt, venaient aussi les faiseurs de l'histoire et leurs confectons.

Les moines qui écrivaient les histoires avaient aussi des forêts à défricher et des interdictions à lever; eux aussi, ils poussèrent le plus loin leurs clairières, au-delà des limites fuyantes des lisières; ils avaient besoin de grands espaces plats que le regard embrasse et illumine avec facilité et où la vision s'épanouit sans obstacles. Mais leur forêt était celle des mots. C'était l'innommable mélange des narrations qui demandait un essartage incessant afin que la barbarie et le délire n'engloutissent pas la chrétienté et la sagesse. Entre ces dits fuyants, changeants, tantôt vrais et tantôt faux et les vérités divines, l'histoire du terroir fut comme le champ permanent par rapport aux défrichements annuels. Il ne s'agit pas ici d'un parallélisme hasardeux et littéraire. Poussés à peu près par les mêmes raisons qu'ils concevaient de façon différente, comme le meilleur remède à la disette et un moyen de connaissance, c'est à dire un remède à la disette de l'histoire, les *litterati* et les *illitterati* de la population médiévale<sup>22</sup> mettaient en oeuvre les plus grands idéaux de la religion: celui du livre et celui de l'agrandissement de la communauté des chrétiens. Dissociés l'un de l'autre dans la vie, frappés par d'innombrables interdictions de fait et par des dispositions d'esprit telles que le mépris des dominants pour les dominés, le défrichement et l'écriture historique étaient, en effet, analogues. Ils se rejoignaient à la vertigineuse hauteur des décisions divines: les

21. Cf. Georges Duby, *Guerriers et paysans*, Paris: Gallimard, 1973, p. 226-227.

22. Pour la distinction entre les *litterati* et les *illitterati* voir Paul Zumthor, *La poesie et la voix dans la civilisation médiévale*, Paris: PUF, 1984, p. 59, et, du même auteur, *Litteratus/illitteratus. Remarques sur le contexte vocal de l'écriture médiévale*, Romania, 106, 1985, p. 2.

plus sages docteurs avaient postulé que tous les ouvrages de l'homme étaient contenus et préfigurés, comme le dit Saint Augustin dans son *De genesi*, dans le seul acte de la Création divine, décrit dans le Livre.<sup>23</sup> Cette humanité trouvait les justifications pour ses nouveautés artistiques et techniques dans les méditations sans cesse reprises sur cette maxime. Il fallait aussi pousser le plus loin possible la stabilité, l'ordre et le savoir, transgresser les limites non seulement spatiales mais aussi temporelles de la communauté des chrétiens afin qu'elle devînt une cité de Dieu. Les grands esprits chrétiens étaient, au XII<sup>e</sup> siècle, à peu près d'accord sur ces choses-là, qui se confondaient dans leurs esprits mais jamais dans leurs vies: d'une part l'explication de l'humanité, de l'homme en marche vers le salut, et, de l'autre, l'élargissement des confins du monde chrétien, menacé sans cesse par la barbarie, qui n'était pas uniquement celle des infidèles et des sarrasins mais aussi celle du peuple inculte et superstitieux.

L'énorme travail de l'explication du Livre fut, pendant presque un millénaire, une tâche réservée aux seuls clercs; le sort de l'humanité était contenu en lui, mais à couvert, en tant qu'allégorie et préfiguration; les histoires que les grands hommes avaient écrites avant le XII<sup>e</sup> siècle étaient toutes empreintes de vérités que les pères avaient tirées des textes saints. Les histoires de Bède et de Gildas, beaux vestiges d'une ancienne écriture presque antique, ressemblaient aux décrépites villes romaines où s'étaient réfugiés les habitants des campagnes devant les incursions scandinaves: même délabrées, elles protégeaient contre la barbarie.

L'auteur anonyme de l'*Historia Britonum* n'avait pas, lui non plus, oublié de tenir compte des six états du monde, qu'il transcrivit fidèlement de Saint Jérôme: en plus, et ce fut un des fondements de la pensée historique de ce temps, il calcula minutieusement les règnes afin que les dates cadrassent avec le comput du vénérable père. Cet amas de généalogies indigènes et de morceaux recopiés de grandes histoires consacrées de Gildas et de Bède, ressemble non pas aux villes mais aux défrichements de la première époque: solidement campé dans le savoir, dans la permanence de la vérité comme les

23. Saint Augustin, *De genesi*, 2, 122 (éd. Agaësse-Solignac, Paris: Desclée de Brouwer, 1972): «Non est itaque dubitandum quoniam haec facta sunt et stulta esse non possunt, ob aliquid significandum esse facta, fructum futuri saeculi ab ipso iam primordio generis humani Deo praescio in ipsis suis operibus misericorditer praedicante, ut certo tempore seruis suis siue per hominum successiones siue per suum spiritum vel angelorum ministerium reuelata atque conscripta et promittendis rebus futuris et recognoscendis inpletis testimonium perhiberet: quod magis magisque in consequentibus adparebit». Pour une courte mais excellente analyse de cette thèse, voir R. Howard Bloch, op. cit., p. 37. La même idée est reprise et développée dans le traité *De diversis artibus* autour de 1106 de Theophilus (ou Rugerus) avec une nouveauté très importante: l'homme, par le droit héréditaire, semble être appelé à participer dans la création divine: «Legimus in exordio mundanae creationis hominem ad imaginem et similitudinem Dei et inspiratione divini spiraculi animatum, tantaque dignitatis excellentia caeteris animantibus praerogatum, ut rationi capax divinae prudentiae consilii ingenique mereretur participium, arbitriique libertate donatus solius conditoris sui susciperet voluntatem et revererentur imperium. Qui astu diabolico misere deceptus, licet propter inobedientiae culpam privilegium immortalitatis amiserit, tamen scientiae et intelligentiae dignitatem adeo in posteritatis propaginem transtulit, ut quicumque curam sollicitudinemque addiderit, totius artis ingenique capacitatem quasi hereditario iure adipisci possit. Huiusmodi intentionem humana suscipiens sollertia, et in diversis actibus suis insistens lucris et voluptatibus, per temporum incrementa tandem ad praedestinata christianae religionis perduxit tempora, factumque est ut quod ad laudem et gloriam nominis sui condidit dispositio divina, in eius obsequium converteret plebs Deo devota» (*De diversis artibus*. Londres: Nelson & Sons, 1961, p. 1-2). Il se peut que les idées semblables à celles de Theophilus, touchant les arts mécaniques, aient été formulées ou pressenties par les lettrés qui s'occupaient de l'histoire.

habitants de cette époque dans les vestiges des villes romaines, l'anonyme qu'on identifiait autrefois avec un certain Nennius c'est aventuré, timidement, vers les lisières, vers les généalogies à demi sauvages, qui, pourtant, traçaient une ligne du temps et de l'histoire dans ce brouhaha informe. Geoffroi de Monmouth ne s'était pas référé à lui dans sa préface, mais, d'habitude, il citait peu ses sources; cependant il en avait, semble-t-il, tiré mainte information sur ses chers rois préchrétiens. Composée entre 681 et la fin du Xe siècle, l'*Historia Britonum* montre les premiers *gagnages* (c'est ainsi que les Lorrains appelaient leurs terres nouvellement défrichées) des clercs avides de l'histoire.

Ce texte, en effet, n'apportait qu'une chose notable mais qui importait beaucoup: des noms. C'est sur un répertoire des noms que travailla Geoffroi. Il se peut même que l'*Historia Britonum* avait appartenu à l'innommable mélange et que c'est elle qui lui avait fourni son inspiration: il est très difficile de le prouver. Il semble cependant sûr qu'un document semblable, égrenant des règnes et des noms à côté de quelques épisodes saillants, dut lui servir de canevas: le nom et sa force étaient à la base de ses reconstructions historiques. C'est à l'aide de son grimoire et en explicitant les noms, qu'il transforma ces méchants gagnages en véritables espaces plats, stables et de possession certaine. Son intelligence du passé, héritière à la fois de celle des pères chrétiens et de celle de grands historiographes antiques, lui avait permis d'écrire une histoire telle qu'il et son public la voulaient et l'entendaient.

Exercèrent aussi sur Geoffroi une influence le péril constant de la folie qui menaçait d'engloutir le savoir, le délire des mots qui risquait d'anéantir la vérité et les fables qu'on débitait partout à cette époque. Son histoire était très hostile à la fable; il ne voulait rien avoir avec ces balivernes ignobles; son histoire se voulait oeuvre de clerc, faite pour les clercs et leurs alliés naturels, les grands laïques. De même que les rustres craignaient les charmes de la forêt qu'ils défrichaient, les clercs écoutaient avec appréhension les narrations qui circulaient de bouche à oreille tout en éprouvant simultanément leur propre supériorité, fondée sur l'écrit, la chrétienté et la science. Le faiseur de l'histoire substitua à la vulgate folle une histoire à croire, à partir de laquelle une vulgate nouvelle et normalisée pouvait se développer. Son oeuvre savante, forte de dix siècles de raisonnement sur l'écriture et sur le livre, traçait une image proche de l'Antiquité et de la chanson de geste de ce passé à la fois familier, barbare et fantastique; cette histoire flattait tous les goûts: les lettrés pouvaient y admirer la langue et l'argument, les grands leurs rois et les petits leurs mages; elle devint vite une source commune d'orgueil.

Le faiseur de l'histoire avait travaillé un univers narratif très riche, un innommable mélange de textes et de dire; la conscience du livre, les techniques de l'écriture et son intelligence de la vérité et du passé représentaient pour lui une limite culturelle qui, en distinguant la lumière sage des ténèbres bruyantes, marquait bien son orgueil de sauveur de la sagesse. Ainsi avait-il bâti, sur ce troisième lieu à peine défriché et avec des outils antiques, son palais imaginaire qu'il peupla d'hommes illustres de son terroir. En se faisant lire cette reconstruction historique, cette histoire du terroir, les puissants pouvaient contempler leur véritable grandeur, faite de toutes les grandeurs des rois de jadis; ils trouvaient là, exprimée élégamment, leur conviction la plus sacrée et la plus profonde: dans la nuit des temps une suprême alliance entre la sagesse et leur terre était

nouée; son éclat, purifié par l'oeuvre de Geoffroi, couvrait jusqu'à leurs vies, leurs ambitions et leurs ruses.

### L'oeil contemplateur

Dans cet univers narratif où Geoffroi bâtissait sa modeste demeure de faiseur de l'histoire, un texte dépassait tous les autres par sa valeur, sa densité et ses implications: c'était la Bible, l'Écriture Sainte, dans laquelle Dieu, et les rédacteurs de sa parole, avaient déposé toutes les vérités passées et à venir. En jaillissant, comme le premier homme, d'un suprême acte divin, ce livre précieux découvrait l'essence éternelle et vraie du monde futile et mensonger: il racontait l'histoire du passé, annonçait l'avenir et expliquait le présent;<sup>1</sup> les hommes pouvaient y lire leur destin et admirer, dans l'image de leur propre imperfection, la perfection de Dieu. Depuis les pères de l'Église, l'intelligence de cet ouvrage orientait la compréhension du monde; la vie des peuples, qui y était décrite, inspirait les grandes oeuvres, corrigeait la police sociale, expliquait les événements terrestres et engendrait les poétiques. Pour les hommes du Moyen Âge, qui ne distinguaient pas de la même façon que l'homme cartésien la vérité de la fiction, la Bible, qui n'appartenait entièrement ni à l'art ni à la science, devint l'ultime source du vrai, plus sage que la science et plus artistique que l'art, d'où coulaient les récits exemplaires, l'histoire et la poétique mêlées à ce point qu'il était impossible de concevoir l'une sans recourir à l'autorité de l'autre. Essence du monde et canevas de la vie, ce livre était aussi leur exacte contrepoint et l'idéal auquel toute la sagesse et tout le savoir aspiraient: il permettait de déjouer les intrigues de l'innommable mélange de la vie en offrant aux hommes cultivés, friands du passé ordonné et vrai, le modèle de l'ordre et de la vérité des choses historiques.

Ce modèle, conçu par Eusèbe de Césarée et Saint Jérôme, faisait de la narration historique une généalogie linéaire.<sup>2</sup> Ce que, pour les grands du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle, était l'étagage des ancêtres, représentait, pour les savants, l'essentiel de l'histoire et de l'historiographie: l'ordre rationnel des choses passées. Sous les jours différents, les savants et les grands voyaient la même chose essentielle: les générations humaines perpétuées sur la terre et provenant d'un ancêtre commun, les noms et les personnes liés par des liens de grammaire et de sang, de dignité et de destin, mesurant et jalonnant le passé informe.

Augustin, Jérôme, Eusèbe et Isidore écrivirent de telles histoires; Saint Irénée de Lyon trouva des ressemblances entre le destin des hommes sur la terre et le mystère de la Création. Il appela la *recapitulatio Adae* l'analogie entre le Verbe et l'homme perpétué sur la terre, qui faisait du passé une histoire:

1. Cf. Saint Augustin, *De doctrina christiana*, 3, X, 5.

2. Cf. R. Howard Bloch, *op. cit.*, p. 37 et *passim*.

»Mais si, comme c'est le cas, le premier Adam a été pris de la terre et façonné par le Verbe de Dieu, il convenait que ce même Verbe, récapitulant en lui-même Adam, fut engendré lui-aussi d'une manière semblable à Adam«<sup>3</sup>.

Cette analogie repérée était très précieuse: elle unissait l'homme créé et le Verbe créateur. Le Verbe, à la fois créateur et, en quelque sorte, matière de l'histoire, s'y trouve associé au principe du devenir historique. Le Verbe divin, disait Irénée, récapitule l'histoire d'Adam; par analogie, le verbe humain pouvait, afin de satisfaire au besoin de savoir des lettrés, récapituler le destin des hommes et laisser entrevoir leurs faits inconnus.<sup>4</sup> Avec la *recapitulatio Adae* la généalogie linéaire acquit le status ontologique de la vérité suprême; cette façon de penser mimait l'action du Verbe et reproduisait le mystère de la Création; toute écriture historique, pour peu qu'elle se voulût vraie, devait obéir à ces règles inspirées. Toute l'histoire était, elle-aussi, contenue dans le Verbe: ainsi, même si le terroir était complètement inconnu, les lettrés pouvaient retrouver leur chemin dans les ténèbres: aussi bien que les clairières, les lisières et les forêts obéissaient au même Dieu qui, dans les plus épaisses ténèbres, laissait, par la *recapitulatio Adae*, entrevoir les lueurs de l'ordre raisonnable des choses. Les hommes cultivés du XII<sup>e</sup> siècle étaient pénétrés de cette idée et de cette façon de concevoir le cours des événements humains; ils durent s'en souvenir en travaillant sur le passé de leur terroir. Bien qu'elle fût pour eux vieille déjà de plusieurs siècles, ils ne pouvaient pas faire autrement: ils ne connaissaient pas d'autres écritures ni d'autres visions de l'histoire.

La vérité suprême de l'histoire semblait aux hommes cultivés inséparable du livre qui la contenait. Dieu fit la Bible pour communiquer sa volonté et sa sagesse aux hommes; ce livre témoignait de ses actes et de sa puissance créatrice. La généalogie linéaire et la *recapitulatio Adae*, qui émanaient des actes divins, manifestaient, à travers les signes bibliques lourds de sens multiples et cachés, l'ordre raisonnable des choses et offraient aux faiseurs de l'histoire, intéressés à la vérité du passé, la poésie de cette vérité où la connaissance humaine pouvait, en questionnant les sages, embrasser la volonté du Père. Dieu s'est expliqué dans la Bible; il y a laissé le témoignage des actes dont il était à la fois témoin et auteur; ce témoignage était une écriture vraie, qui allait

3. Saint Irénée, *Adversus haereses*, éd. Rousseau-Doutreleau, Paris: Editions du Cerf, 1974, III, 21, 10, p. 372-373: »Si autem ille de terra quidem sumptus est et Verbo Dei plasmatus est, oportebat id ipsum verbum recapitulationem Adae in semetipsum faciens, eiusdem generationis habere similitudinem« (trad. Rousseau). Le Verbe qui récapitule Adam signifie Christ; il engendre, en quelque sorte, l'histoire: voir, à ce propos, Robert Javelet, *Image et ressemblance au XII<sup>e</sup> siècle, de Saint Anselme à Alain de Lille*, Strasbourg: Letouzey & Ané, 1967, p. 24. Cette idée était fort commune au Moyen Age; si le Verbe, en récapitulant Adam, se fait Christ (pour Verbe comme Christ, voir la Bible, *Apoc.*, 13-16), les hommes, en récapitulant en eux-mêmes Adam et Christ, se conforment à l'histoire engendrée par le Verbe: la vérité et la valeur de l'histoire s'établissent à partir de ce vaste système de correspondances ou d'analogies et c'est sur cela que misera Geoffroi. Cf. Robert Guiette, *L'invention étymologique dans les lettres françaises au Moyen Age*, in *Forme et senefiance*, Genève: Droz, 1978, p. 120-121: »Étudier le monde, c'est donc pour le penseur médiéval, une science que nous qualifierions de poésie, puisque tout y est analogie, métaphore, correspondance«.

4. Cf. *Biblia sacra*, éd. Colunga-Turrado, Madrid: BAC, 1985, Io., I, 1-4: »Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostrae contractaverunt de verbo vitae: et vita manifestata est, et vidimus, et testamur, et annuntiamus vobis vitam aeternam, quae erat apud Patrem, et apparuit nobis: quod vidimus et audivimus, annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, et societas nostra sit cum Patre, et cum Filio eius Iesu Christo.«

droit aux choses, qui exhibait l'essence des *res gestae*: le Verbe avait fondé cette écriture et le témoin le plus prestigieux constitué ce témoignage. Ce rapport entre la vérité et l'écriture était aussi un rapport généalogique, celui du Créateur et de la créature; la vérité du livre des créatures terrestres trouvait sa raison d'être et sa garantie dans celui qui l'avait engendrée à son image et à sa ressemblance. Ainsi, pour établir la vérité d'une proposition quelconque, fallait-il se rapporter, comme disait Saint Augustin dans son *De doctrina christiana*, non pas à la rhétorique qui sert aussi bien une pensée fautive qu'un raisonnement juste, véridique et plein de foi, mais à l'Écriture Sainte et à son auteur qui avait donné naissance à l'ordre raisonnable des choses: "la vérité des choses passées et les moyens de représenter ou d'exhiber cette vérité ne résidaient pas dans le monde; ils se trouvaient dans la volonté divine et dans le Verbe, qui les avaient engendrés, et dans la Bible, qui les avait décrits: en cherchant la vérité et en l'exhibant, l'homme cultivé renouait les liens entre la vie et sa glorieuse source véridique.

Depuis les temps antiques, l'histoire était lumière de vérité;<sup>6</sup> l'historien, lui-aussi, cherchait et exhibait la vérité:

»On exige d'abord de l'histoire qu'elle ne s'écarte par aucun faux sentier du droit chemin de la vérité«,

écrivait l'auteur des *Gesta Cnutis regis* à Emma, reine et fille du duc de Normandie, Richard I.<sup>7</sup> Aussi bien que l'homme cultivé, l'historien était en contact avec Dieu et avec les vérités de la Bible; mais, en cherchant son histoire, il n'allait pas directement à la volonté divine; il passait premièrement par l'homme, par ses expériences et ses récits qu'il écoutait ou lisait: pour renouer à sa façon les liens entre la vie et sa glorieuse source véridique, il questionnait les humbles sources humaines; il regardait autour de lui, s'informait auprès de témoins oculaires et lisait des livres compilés par des prédécesseurs illustres. Il était le plus assuré de la vérité quand il écrivait sur les événements auxquels il avait assisté en personne, un peu moins quand il ne disposait que de témoignages d'autrui et nullement quand il traitait des gestes lointains dont quelques livres ou la *vulgaris opinio* gardaient la mémoire: là il lui fallait littéralement faire de l'histoire et reconstruire, à partir des données éparses et peu sûres, la vérité vers laquelle il aspirait. Privé des témoignages directs il retombait sur des livres; privé de la vision *secundum oculos corporis*, il demandait des éclaircissements à son propre esprit et à la sagesse divine. L'historien qui faisait l'histoire, le faiseur de l'histoire, avait le plus besoin de livres et de la vérité suprême de l'histoire: la généalogie linéaire et la *recapitulatio Adae* suppléaient au désordre et au manque de témoignages. En suivant ces principes dans l'arrangement de sa matière confuse, il ne pouvait pas s'écarter du droit chemin de la vérité. Pour fortifier le plus possible sa position, le faiseur de l'histoire perpétua partout où une vérité était à sauver ou à isoler les mêmes rapports entre le témoin et le témoignage, entre la vérité et l'écriture: Geoffroi de Monmouth trouva dans l'humble grimoire de Walterus la véritable narration de son *Historia regum Britanniae*; puisqu'il s'agissait des temps lointains, auxquels il n'avait pas pu assister, la

5. Saint Augustin, *De doctrina christiana*, II, 31, 49 et II, 32, 50.

6. Cf. Cicéron, *De oratore*, II, 9.

7. *Gesta Cnutis regis*, éd. Pertz, Monumenta Germaniae Historica, SS 19, 1866, Prologus, p. 511: »Hoc enim in historia proprium exigitur, ut nullo erroris diverticulo a recto veritatis tramite declinetur (...)«. Cité par Benoît Lacroix, *L'historien au Moyen Age*, Montréal: Institut d'Études médiévales, 1971, p. 134.

vérité de ces *res gestae*, passées sous silence par Gildas et par Bède mais contées par le peuple, ne pouvait avoir pour lui qu'un seul principe de manifestation, celui du livre, contenant et garantissant le témoignage et la vérité de l'histoire. Pour neutraliser les effets maléfiques du silence des *auctoritates*, il transforma en grimoire le brouhaha qui se faisait autour des faits presque oubliés et affubla des parures du livre l'innommable mélange de la vie. Ainsi renoua-t-il avec les pères et la Bible, seule source de vérité pure qui se présentait devant ses yeux. Le silence des *auctoritates*, chose fâcheuse pour le lettré du Moyen Âge, lui permit de renouer directement avec la raison et la sagesse: la généalogie linéaire et la *recapitulatio Adae* lui dévoilèrent les secrets de la poésie divine de l'histoire; les toponymes, les mots et les contes, qu'il savait lourds de vérités et de faits, trouvèrent sous sa plume leur enchaînement naturel. L'humble grimoire fut pour Geoffroi plus un symbole de la sagesse et une prescience des *res gestae* qu'une source de fait. En projetant l'image du livre omnisciant sur les lisières silencieuses de la culture et de la forêt, Geoffroi indiqua son objectif principal: christianiser et rendre historique le passé de son île.

L'humble livre terrestre fait par les hommes devait, lui-aussi, garder la mémoire et exhiber la puissance de la grande oeuvre du Père, à l'image de laquelle il était conçu et exécuté; oeuvre des hommes, il devait garder la mémoire humaine; conçu à la ressemblance de l'oeuvre divine, il devait faire jaillir sa vérité dans le monde sublunaire. La valeur d'une *historia* juste et vraie s'établissait par rapport aux valeurs de la Bible, ce grand modèle de la poésie de l'histoire. Quelques décennies après Geoffroi, Alain de Lille réunit, dans ses *Distinctiones dictionum theologiae*, les différentes valeurs du mot *liber*, trouvées toutes dans la Bible et justifiées par des citations bibliques:

«Parfois c'est un substantif et signifie l'apparence du livre comme dans ce passage où on lit que Dieu montra à Ezechiel un grand livre où étaient écrits les lamentations, les gémissements et les plaintes. (Ce nom) signifie aussi mémoire comme dans l'Apoc.: 'Ecris le dans le livre, c'est-à-dire retiens le bien'. Signifie aussi la prédestination divine, comme chez Moïse: 'Efface moi du livre que tu as écrit ou pardonne leur péché? Signifie Christ; c'est pour cela que Jean vit dans l'Apocalypse le livre scellé de sept sceaux où personne ne pouvait lire sauf le Lion de la tribu Juda; ce livre était Christ et dans lui étaient sept bénéfiques qui ne pouvaient pas exister d'une autre manière. Le premier fut l'incarnation, le deuxième le baptême, le troisième la passion du Christ, le quatrième la spoliatio de l'Enfer, le cinquième la résurrection, le sixième la mission de Saint Esprit, le septième le Jugement Dernier; on trouve cela aussi dans le psaume: 'Et dans ton livre tout le monde écrira'. (Ce nom) signifie aussi conscience, comme chez Daniel: 'Le jugement se tenait, les livres étaient ouverts', parce que, pendant le Jugement, la conscience des particuliers se dispersera.»

8. Alain de Lille, *Distinctiones dictionum theologiae*, P. L. 210, col. 875B: «Quandoque est substantivum et dicitur similitudo libri, unde legitur quod Dominus ostendit Ezechieli librum grandem in quo erat scripta carmina, lamentationes et vae, et similitudo libri. Dicitur memoria, unde Apoc.: 'Scribe hoc in libro inde commenda hoc memoriae'. Dicitur divina praedestinatio, unde Moyses: 'Aut dele me de libro vitae aut dimitte eis hanc noxam'. Dicitur Christus, unde Ioannes in Apoc. vidit librum signatum septem sigillis, quae nemo potuit solvere nisi Leo de tribu Iuda; liber iste Christus in quo fuerunt septem beneficia, quae in alio esse non potuerunt. Primum fuit Christi incarnatio, secundum baptismus, tertium passio Christi, quartum inferni spoliatio, quintum resurrectio, sextum spiriti sancti missio, septimum adventus ad iudicium; et alibi in psalmo: »'Et in libro tuo omnes scribentur'. Dicitur conscientia, unde Dan.: 'Sedit plenus dierum et libri aperti sunt coram eo', quia in iudicio singulorum conscientia palebit.« Je traduis. Comme dans le cas de la *recapitulatio Adae*, il s'agit d'une idée assez répandue dont Alain résume les données principales. Le livre scellé de sept sceaux, c'est le livre des «économies divines», «des desseins de Dieu sur l'histoire humaine, autrement dit, suivant une exégèse presque unanime, qui en précisait la signification plutôt qu'elle ne la changeait, c'était le livre des Ecritures» (De Lubac, op. cit., p. 131).

Ce petit mot si important avait plusieurs sens; ses valeurs convergeaient toutes vers la figure divine. La *similitudo libri* invoquait les ouvrages humains, humbles et pourtant similaires à la grande oeuvre divine si conçus dans la complicité avec la foi: le savoir, ne provenait-il, en dernière conséquence, de Dieu? La *memoria* gardait le souvenir des gestes humaines et divines: le livre divin transmettait aux hommes la volonté de Dieu; tout livre humain était censé raconter une histoire, fixer et garantir de l'oubli les faits des hommes. La *divina praedestinatio* avertissait l'homme que ses actes et ses décisions n'étaient qu'une émanation de la volonté divine; quoi que l'homme pouvait faire, appartenait à la geste de Dieu: tout récit sur les hommes ne pouvait être autre chose qu'une exemplification ou une louange de Dieu. Le Christus, fils du Père et son incarnation, manifestait le sens de l'histoire sur la terre et unissait les hommes et leurs errances dans la marche vers le salut dont la voie était pavée d'événements absolus qui se répétaient. La *conscientia* impliquait la vérité: de même que l'oeuvre divine contenait toute la vérité de l'homme et du monde, l'oeuvre humaine devait la suivre et aspirer à la vérité humaine; une histoire opposait à la conscience individuelle, souvent fausse, un récit vrai et plus proche de Dieu. La culture médiévale trouvait dans ce petit mot lourd de sens divers le fondement et le point de référence de sa pensée du futur, du présent et du passé; le monde semblait, à ces hommes, être fait à surgir du livre et à aboutir à un livre; le livre signifiait à la fois l'ordre et la raison, c'est-à-dire Dieu.

C'est à travers le livre et uniquement à travers lui qu'on pouvait penser le monde: il tenait lieu de Dieu qui, lui, appartenait au domaine de l'ineffable. C'est à travers le livre que l'immuable mélange acquit pour Geoffroi de Monmouth le sens, la dignité et la vérité de l'histoire; il lui eut été impossible de discourir sur le histoire de ses chers rois brittons avant qu'elle n'eût pris, dans son esprit, la valeur d'un témoignage, la forme d'une narration précise et ordonnée et la matérialité du parchemin recouvert de traces d'encre. Car le livre seul avait un sens, même s'il s'agissait de l'humble grimoire; composé de mots, il leur offrait l'abri et la vie; sous l'oeil perçant de faiseur de l'histoire, il dévoilait les secrètes complicités entre les mots et les choses, qui, sans cet abri, étaient sinon perdues, alors réduites à l'impuissance, au silence et à l'oubli. C'était une chose que de courir, dans la forêt, le sauvage sanglier de la fable et une autre que de retracer raisonnablement le chemin du chasser: pour accéder à la dignité de l'histoire dont ils étaient les témoins uniques, les mots durent abandonner le désordre de la fable et se conformer à l'ordre divin et raisonnable de la sagesse. Pour Geoffroi cela équivalait à la composition d'une généalogie des rois d'Angleterre, dont il connaissait les noms et les gestes en désordre, par les toponymes et les textes lacunaires. Il partit d'un livre pour aboutir à un autre livre; la Bible lui indiqua le chemin à suivre.

Les divers sens du mot livre se mêlaient, dans l'esprit des lettrés, à la vérité suprême de l'histoire; l'amalgame était aussi fort qu'il marquait l'horizon de la connaissance du passé; l'histoire n'était pas un rapport ou un témoignage oculaire, comme le voulait Conrad de Hirsau; elle pouvait être une reconstruction tout en restant vraie: c'était une recherche et une écriture dont les règles étaient fournies par la poétique et l'histoire divines. Faire de l'histoire du terroir s'avéra une entreprise livresque et spirituelle, une exégèse et une écriture par lesquelles le passé devenait chrétien, entreprise quelque peu semblable à celle des grands historiens de la chrétienté, d'un Eusèbe ou d'un Saint Jérôme. Le faiseur de l'histoire peinait, comme les grands historiens, pour exprimer la vérité que le temps lui avait voilée et qui ne connaissait que par des livres; il voulait faire

pour son terroir ce qu'ils avaient fait pour la chrétienté; en appelant aux principes de l'histoire, il appelait à leurs premiers énonciateurs: de cette façon il voulait neutraliser le funeste jugement des pères qui pesait sur l'histoire reconstruite.

»Il est tout à fait convenable que les faits qui arrivent journallement soient écrits à la louange de Dieu, et de même que nos ancêtres nous ont transmis les faits anciens, les contemporains fassent aussi parvenir à la postérité des choses mémorables dont ils sont témoins«,

écrivit dans son *Historia Ecclesiastica* Ordéric Vital.<sup>9</sup> Le faiseur de l'histoire faisait plus que l'historien qui se bornait à témoigner et à transmettre; certes, lui-aussi, il travaillait à la louange de Dieu: en composant son histoire il narrait et transmettait les *res gestae*. Mais comme ce passé lui était invisible et comme il ne disposait pas de pouvoirs de la vision béatifique, il le reconstruisait à partir des mots et à l'aide de la poésie divine. Rejeté du monde de l'expérience directe, il se réfugiait dans la vérité suprême; humblement, il mimait l'oeuvre de Dieu. Humblement, parce que son *historia* n'était qu'une *similitudo libri*; bien que l'histoire impliquât toujours les *gesta Dei*, le faire, la reconstruction et l'écriture trahissaient toujours l'homme.

On ne parvient par à la vérité des temps très reculés par les yeux étincelants et les bouches vivantes; ce temps est un temps des morts et il exige d'autres soins pour dévoiler sa vérité; pour l'atteindre, il faut passer par le langage, héritage principal des témoins morts; il faut délaissier la vision et au voir frappé de cécité substituer le lucide déchiffrement sauveur: ainsi, semble-t-il, raisonnèrent les faiseurs de l'histoire enfermés dans leurs palais imaginaires et livresques; ainsi se présenta le concept du livre comme la solution la plus vraie et la plus élégante de l'énigme du passé. Ce concept presque miraculeux aplanissait tous les obstacles; ce titre noble faisait de l'innommable mélange la matière digne d'intérêt d'un homme sérieux; cette source véridique affirmait ce troisième lieu et ce nouvel objet qui, du coup, se trouva doté du temps, où s'allongeaient les générations des hommes, et de la *senefiance*, qui le faisait participer au savoir et à la sagesse.

Selon les précisions d'Alain de Lille, tout était lié au concept du livre: les sens de l'Écriture Sainte se confondaient, en partie, avec ceux de la Bible en tant que livre; ce qui, semble-t-il, comptait pour les faiseurs de l'histoire, était que ce concept impliquait, comme les pères de l'Église et les philosophes contemporains l'avaient montré, certains aspects de l'histoire: elle était avant tout une narration contenue dans un livre, narration de l'humanité entière dans le grand ouvrage de Dieu, et celle de ses fractions terrestres décrites par les hommes dans les livres plus humbles qui, pourtant, s'appuyaient sur le grand et en tiraient leur vie. Les précisions d'Alain de Lille sont un peu tardives par rapport aux textes de Geoffroi de Monmouth; mais il s'agissait d'une mise au point, d'un dictionnaire à l'usage des théologiens, qui, avec une netteté et une précision admirables, résumait les acceptions différentes que le concept du livre avait réunies au cours de plusieurs siècles d'exégèses et de raisonnements sur le fond éternel de l'Écriture Sainte. Ce concept fut à la base de la pensée historique des lettrés; il démontrait l'importance

9. Ordéric Vital, *Historia Ecclesiastica*, éd. Chibnall, Oxford: Clarendon Press, 1980, I, 3, p. 130: »Decet utique ut sicut novae res mundo cotidie accidunt, sic ad laudem Dei assidue scripto tradantur et sicut ab anterioribus praeterita gesta usque ad nos transmissa sunt sic etiam praesentia nunc a praesentibus futurae posteritati litterarum notamine transmittantur«.

du fait inscrit dans la mémoire et témoignait de la prise de conscience de l'art de narrer, que la poésie divine offrait et que les pratiques de la rhétorique, reprises de l'Antiquité, avaient raffiné.

En principe, tout fait inscrit dans la mémoire pouvait être retrouvé dans l'Écriture Sainte: le grand livre devenait ainsi la grande source de l'allégorie; son ombre, le livre de l'histoire humaine écrit par les hommes, devait expliquer et, peut-être, peindre à l'aide d'exemples cette allégorie. De cette façon il changerait de destination: ce qui distinguait les faiseurs de l'histoire des historiens était justement le fait qu'ils ne s'intéressaient pas au mécanisme fin qui unissait l'homme à son Dieu; ils le connaissaient et cela leur suffisait amplement: ils ne voulaient que rendre compte du fait humain en s'appuyant sur les perspectives qu'offrait le fait de Dieu. L'hésitation des hommes du savoir, parfois très hostiles, qui ne savaient pas très bien où ranger cette nouvelle histoire, du côté de Dieu ou du côté de Diable, suit les premiers pas d'une écriture ni sacrée ni profane et pourtant vraie. Car avant d'être une *historia*, cette histoire fut une écriture, dont les règles étaient recherchées dans le livre de Dieu et dans le legs de l'Antiquité. Cette écriture ne dépendait pas de règles propres à la recherche historique: les témoignages directs manquaient; la science de l'histoire, en ces temps, n'existait presque pas et personne n'enseignait l'historiographie dans les écoles;<sup>10</sup> ses règles se confondaient avec les préceptes de la rhétorique et les raisonnements de la théologie. Ambiguë et dépendante, cette écriture historique développait toujours une *recapitulatio Adae* avec des parties accentuées et d'autres passées sous silence selon le goût de l'auteur et les intérêts du public: devant Dieu, elle se voulait humble incarnation de la vérité suprême; devant les hommes, elle prenait l'apparence d'éclatants exemples. Toute savante et sainte qu'elle était, elle ne devenait, pour les clercs, qu'une nouvelle vulgate du passé, raisonnée et vraie, chrétienne et historique mais toujours semblable au délire narratif et liée aux ignobles mensonges du bas peuple des illettrés.

Tout en puisant à pleines mains dans le vaste savoir clérical où les finesses des poètes romains se mêlaient aux âpretés de la Bible, le faiseur de l'histoire répondait aux appels précis des mécènes; il est relativement peu important que ce soit le grand feudataire auquel Geoffroi de Monmouth dédie son *Historia* ou les moines de Glastonbury qui, entre 1129 et 1135, avaient commandé à Guillaume de Malmesbury la description de leurs origines et de leur opulence; le souci de la gloire et l'appétit de richesses demandaient une écriture pour figurer dans le monde. Nées du chaos de l'univers narratif, l'histoire du terroir et son écriture, la langue latine que les lettrés d'Angleterre s'étaient entêtés à pratiquer en constituaient le sommet vers lequel les yeux du pouvoir et de la culture étaient dirigés. Mais d'autres intérêts, plus raffinés, supplantèrent bientôt les convoitises passées des moines et des feudataires anglais; cette écriture historique devint l'authentique et crédible toile de fond d'un nouvel univers narratif qu'on ordonnait et éclaircissait à l'aide d'autres lois et d'autres lumières. Les romans surgirent de ce nouveau chaos: une cinquantaine d'années après l'histoire, la gloire et le prestige des cours princières demandèrent des romans à fond historique. Ainsi l'agaçant bruit des lisières monta-t-il en-haut; se pliant aux usages des grands et aux moeurs changeants de la culture, il s'intégra dans la communication des

10. Cf. Paul Zumthor, *Langue, texte, énigme*, Paris: Seuil, 1975, p. 240.

hommes cultivés, pour devenir, sous les regards des hommes de guerre lettrés, le bruit de l'histoire authentique et l'écriture romanesque.

Le livre de l'histoire du terroir, cependant, bien que lié de façon indissoluble au grand livre, n'en reflétait pas toute la valeur, n'en développait pas toutes les possibilités et n'en dévoilait pas toute la vérité. Sur l'écriture historique pesait le fardeau du faire humain: oeuvre des hommes, le livre de l'histoire était sujet à leur critique; miroir qui captait une infime partie de la Création et du Verbe divin, il portait une infime partie de leur sens. Le Livre de Dieu, l'Écriture Sainte, véridique d'emblée, avait plusieurs sens, qui se groupaient autour de deux axes, celui de la spiritualité celui de l'histoire, qui étaient tous vrais; le *sensus historicus* n'était qu'une manière, certes utile et digne, de le comprendre. Le livre de l'histoire ne pouvait avoir qu'un seul sens, celui de la vérité littéraire:

»L'histoire est le récit littéral de ce qui s'est passé«,

écrivit Hugues de Saint Victor dans son *De tribus maximis circumstantiis gestororum*.<sup>11</sup> Et comme cette vérité littéraire était le fruit de l'effort humain, l'écriture historique pouvait, contrairement à l'écriture divine, être fausse: si les historiens ne transcrivaient pas fidèlement les rapports des témoins et s'ils ne suivaient pas à la lettre les précisions des *authoritates*, ils tombaient dans le panneau de l'invention, de la fable et du mensonge. Geoffroi de Monmouth, qui voulait combler les lacunes des *authoritates* et qui, pour le faire ne disposait pas de témoins, était souvent jugé de ce point de vue:

»Il est clair que tout ce que cet homme a écrit sur Arthur, sur ses successeurs et sur ses prédécesseurs en commençant par Wortigern, n'est qu'une invention de sa plume ou de celle d'autres historiens, dûe soit au grand amour pour le mensonge, soit à la volonté de plaire aux Brittons stupides qui ne veulent pas reconnaître sa mort et qui prédisent son retour...«,

déclara autour de 1190 Guillaume de Newburgh.<sup>12</sup> Ce jugement sévère, fondé sur le mépris de la *vulgaris opinio* et proche des définitions rigides de Conrad de Hirsau, rapprochait le faiseur de l'histoire et son écriture de la fable et du *fableor* qui flatte et ment en racontant des absurdités plaisantes. Guillaume de Newburgh insistait avec raison sur l'invention mais ne voulait pas reconnaître qu'elle suivait de près le chemin de vérité et de Dieu; le faiseur de l'histoire ne pouvait pas, croyait-il, prétendre à la dignité de l'historien parce qu'il ne disposait pas de témoins. Geoffroi contourna cette difficulté en faisant du langage son principal témoin. Cette fois-ci encore Isidore de Séville, qui seul n'avait pas exclu les reconstructions de l'histoire, lui vint au secours:

»Cette discipline (l'histoire) relève de la grammaire parce qu'elle confie à l'écriture tout ce qui est digne de mémoire.«<sup>13</sup>

11. Hugues de Saint Victor, *De tribus maximis circumstantiis gestororum*, éd. Green, *Speculum* 18, p. 491: »Historia est rerum gestarum narratio, per primam litterae significationem expressa.«

12. William de Newburgh, *Proemium de l'Historia rerum Anglicarum*, éd. Howlett, *Rolls Series*, I, II, p. 257: »Cuncta, quae homo ille de Arturo et ejus vel successoribus vel praedecessoribus scribere curavit, partim ab ipso, partim et ab aliis constat esse conficta; sive effrenata mentiendi libidine, sive etiam gratia placendi Britonibus, quorum plurimi tam bruti esse feruntur ut adhuc Arturum tanquam venturum expectare dicantur, eumque mortuum nec audire patiantur...«. Je traduis.

13. Isidore de Séville, *Et.*, I, 41, 2, P. L. 82, col. 122C: »Haec disciplina ad grammaticam pertinet quia quidquid dignum memoria est, litteris mandatur.«

En établissant avec clarté le rapport de dépendance entre l'histoire et la grammaire, le vénérable père a élargi les fondements de la vérité historique: elle ne tenait pas uniquement dans les témoignages; elle provenait aussi de la manière dont ils étaient tournés. L'histoire pouvait être vraie parce que son récit était cohérent et parce que son écriture était bonne. Geoffroi utilisa jusqu'au bout la définition linguistique proposée par le bienveillant géant: il fonda, semble-t-il, sur les lois de la grammaire la vérité de ses sources, de cet innommable mélange de la vie. Le grimoire de Walterus, n'exposait-il pas les règnes dans un langage fort beau et d'une façon bien ordonnée? Ce faiseur de l'histoire assura, en se conformant aux préceptes de Saint Isidore, la vérité de ses sources à l'aide de la grammaire; il établit, en se pliant aux moeurs de l'exégète, la véracité de son écriture à l'aide de Dieu. La vérité de l'*Historia regum Britanniae* relevait autant des règles de la grammaire que de l'ordre raisonnable des choses instauré par Dieu. Il semble que la vérité suprême de l'histoire, cette généalogie linéaire fortifiée par le principe de la *recapitulatio Adae*, ait été vue par Geoffroi comme une des règles de la grammaire du Verbe et de la poésie divine dont le grand livre était le dépositaire éternel et les livres et les grimoires de l'histoire du terroir l'exemple terrestre.<sup>14</sup>

L'histoire du terroir se voulait l'ombre du livre céleste et accaparait ses valeurs tout en ne disposant que du sens littéral pour les exprimer; elle se voyait émule de la véritable histoire, celle des témoins; elle affectait de mépriser la fable et snobait, avec le dédain du sage, le ragot. Pourtant, où elle pouvait, elle se gorgeait de mensonges de la fable et empruntait ses voies trompeuses. Dépendante de la théologie, plus humble que l'histoire des *auctoritates*, supérieure, au moins en principe, à la fable, l'histoire du terroir tirait d'elles toute sa force: le faiseur de l'histoire misait adroitement sur le langage et sur l'écriture, choses communes à tous les hommes cultivés, théologiens ou historiographes, et creusait à fond l'étroit sillon du *sensus litteralis sive historicus*. La littéralité devint la source d'où jaillissait la nouveauté de l'histoire du terroir; l'humiliant obstacle du sens restreint et le douloureux état de dépendance envers les grandes sciences se transformèrent en salubre contrainte de cohérence et en vivifiante liberté des lois de la grammaire et de la nature. Libérée des entraves du témoignage, cette écriture historique commença à se mesurer à ses règles de l'expression et à l'agencement interne de ses représentations. Une alliance étroite, formée entre elle et Dieu, passa par le langage et par la grammaire: quand le faiseur de l'histoire coula l'innommable mélange de la vie dans le moule raisonnable des choses, il ne fit que replier le langage sur lui-même.

De la source biblique coulait l'exégèse, qui en expliquait le sens; de la source historique, infiniment plus humble, qui était simplement un intérêt pour le passé et qui se cachait souvent sous une tenue biblique, coulait l'écriture ordonnant les errances de l'homme sur la terre. Les soins que Geoffroi avait apportés à son écriture étaient avant tout poétiques, d'une beauté qui se cherchait dans la justesse des phrases et qui persuadait par la cohérence du discours. Les mots de son histoire, cantonnés dans le littéral et repliés sur eux-mêmes, n'inspiraient nul sens caché et ne préfiguraient pas l'avenir spirituel; ils tiraient leur force de leur enchaînement éprouvé par la poésie divine et jetaient comme des ponts de continuité sur les gouffres d'intrigant passé

14. Sur l'interpénétration des thèmes généalogiques bibliques (l'arbre de Jesse) et de la grammaire dans la théorie médiévale du savoir, voir R. Howard Bloch, *op. cit.*, p. 87–89.

méconnu; protégés par l'exégèse et par la science du réel scripturaire, ils se prêtaient aux ébats de la poésie et aux délires de l'aventure; complices de la Bible, ils étaient aussi complices de la fable.

Le monde, dans ce XII<sup>e</sup> siècle, vieillissait; la grande inspiration augustinienne perdait ses charmes; d'autres écrits furent scrutés, d'autres noms antiques devinrent intéressants; l'exemple chrétien s'effaça parfois devant la piquante anecdote dont un Guillaume de Malmesbury sut, en suivant Suétone, si bien orner son discours empesé d'historien sérieux. L'universalité carolingienne, entamée il y avait déjà deux siècles par des princes, perdit de sa fraîcheur et se réfugia dans le rêve; sur les clairières qui de toutes parts avaient percé la grande forêt de l'Europe, surgirent des pouvoirs indépendants et des rêves indociles, unissant les gens d'un ou de plusieurs terroirs sous le sceptre du souverain qui chérissait leur langue et dont ils partageaient le rêve nouveau. L'intérêt pour le passé et la confection des histoires en latin et en vulgaire secondèrent et s'emboîtèrent vite dans les changements politiques; comme le prince universel, l'histoire universelle céda le pas à l'intérêt pour la vie d'un fragment de l'humanité sans toutefois perdre sa valeur idéale et morale. En devinant les vœux de leurs maîtres, l'homme cultivé s'ouvrit à son terroir et à leur passé; il rehaussa, avec sa plume, la gloire des ancêtres des princes régnants. Cela ne fut pas difficile: la glorieuse expédition normande fournit l'étoffe à maint éloge des historiens habiles. Mais le temps d'une ou deux générations, même truffé d'événements éclatants, ne suffisait plus. Les Normands régnaient sur les peuples dont le sang courageux avait coulé pendant presque un millénaire; les récits ornés de leurs historiens devaient contribuer à la gloire de cet arriviste pouvoir désormais confronté, à cause de ses aspirations d'Outre-Manche, au passé immémorial et vaguement carolingien des Capétiens. Guillaume de Malmesbury et Henri de Huntingdon fouillèrent les bibliothèques de leurs monastères, s'armèrent de récits de Gildas et de Bède, s'informèrent auprès de témoins et inspectèrent les monuments et les inscriptions anciennes afin d'écrire l'histoire du peuple et des rois d'Angleterre digne de leurs maîtres normands et de leurs adversaires français. Ils n'osèrent pas, toutefois, aller jusqu'au bout: Henri de Huntingdon garda, dans la première version de son *Historia Anglorum*, un silence glacé sur les temps du roi Arthur; Guillaume de Malmesbury se contenta uniquement d'indiquer l'importance, dans son *Gesta regum Anglorum*, des récits que le peuple racontait sur ce roi glorieux. Terrassés par le funeste prestige du témoignage, ces bons historiens ne trouvèrent pas, malgré leur perspicacité et leur application, la force pour chercher la vérité dans l'innommable mélange; ils se sentaient mal à l'aise dans l'histoire qui dépendait uniquement de leurs capacités cognitives et se cantonnèrent prudemment dans leur travail de transcription et de compilation de témoignages. Pourtant, dès qu'un document ou une histoire paraissaient, ils s'emparaient d'elle avec avidité: Henri de Huntingdon résuma, dans sa lettre à Warin, les trouvailles de Geoffroi de Monmouth qu'il tenait pour de l'histoire légitime et vraie parce qu'elles étaient contenues dans un livre.<sup>15</sup> Geoffroi seul explora

15. Henri de Huntingdon, P. L. 160, col. 423-424: »Quaeris a me Warine Brito, vir comis et facete, cur patriae nostrae gesta narrans, a temporibus Iulii Caesari inceperim et florentissima regna, que ad Bruto usque ad Iulium ferunt, omiserim. Respondo igitur tibi. Qui cum de ordine historie de regibus Anglorum a me edite me interrogaret, et id quo ad me quaerebat, libens audisset: obtulit mihi librum ad legendum de regibus Britonum, qui ante Anglos nostram insulam tenuerunt; quorum excerpta, ut in epistola decet, brevissime, scilicet, tibi dilectissime mitto.«

à fond la piste pleine de promesses de la *vulgaris opinio*. Il transforma ces indignes sources crasseuses en grimoire, source unique et digne d'intérêt; il sut concilier, avec adresse, la pure recherche exégétique de l'écriture avec les chemins délirants de l'innommable mélange de la vie; il sut transformer, en passant par les narrations, les livres, les lois de l'univers et l'ultime cause céleste, le brouhaha qui se faisait autour de faits plus que suspects en véridique histoire où le délire inquiétant s'effaçait devant l'enchaînement rassurant de causes naturelles. Il investit les données d'une culture millénaire, dont les distinctions hiérarchisées étaient difficilement conciliables, dans l'écriture d'une histoire privée du support des témoignages: face aux *scriptores rei visae*, qui démarquaient plus au moins aveuglement les témoignages, secondaient les préceptes des pères et ne s'aventuraient qu'avec angoisse dans les reconstructions, Geoffroi créa, par un vertigineux effort de pensée, à la fois l'histoire et ses preuves véridiques, confondues avec les origines du monde et du savoir.

La lumière n'est jamais dans les ténèbres; on ne peut que les éclairer par une vérité qui vient de nous mêmes:

«L'amour d'une chose que nous connaissons nous met en quête d'une chose que nous ignorons: ce n'est pas l'amour de la chose que nous ignorons qui est en nous, mais celui de la chose que nous connaissons; nous savons en effet que la connaissance de celle-ci nous mènera à la connaissance de celle que nous cherchons et que nous ignorons encore»,

c'est ainsi que Saint Augustin décrivait sa méthode dans son *De Trinitate*.<sup>16</sup> Le saint père partit, dans sa recherche de vérité, du dogme de la Trinité, repérée dans les Ecritures, pour dénicher les trinités qui se terraient dans le coeur de l'homme et pour expliquer sa nature. Les historiens, qui ne s'intéressaient qu'à la narration des *res gestae* et rarement à leur explication, partaient de la vérité du témoignage, établie par les anciens et par les grands exégètes, pour aboutir à une narration raisonnable des événements humains sur la terre: les conséquences terrestres de la nature humaine leur importaient plus que cette même nature qu'ils tenaient, confortés qu'ils étaient par le raisonnement des *auctoritates*, pour donnée une fois pour toutes. Geoffroi de Monmouth combina les deux voies: il partit de la vérité suprême de l'histoire, du plan divin abstrait, pour aboutir à une histoire particulière, aux plans humains concrets; au lieu de s'appuyer sur les témoins particuliers, qui, d'ailleurs, n'existaient pas, il s'appuya sur la nature humaine et sur le langage, son produit le plus spécifique, dont il fit son principal témoin. C'était un homme très cultivé; il connaissait l'histoire: il avait devant ses yeux la Bible, les traités des *auctoritates* et les ouvrages de ses contemporains. Le brûlant problème de sources ne lui était pas inconnu; il savait, semble-t-il, que les historiens se heurtaient au problème du véridique et de l'apocryphe et que toute recherche se frayait son chemin dans la hiérarchie des *audita*, des *lecta* et des *visa*. Il était conscient de la valeur restreinte des reconstructions; il entendait bien le savant dosage des causes naturelles et des causes célestes, si nécessaire à toute explication des événements tant soit peu valable; il comprenait les soucis de datation précise du chroniqueur et ceux, plus littéraires, de l'historien; il était familier avec l'érudition des compilateurs, avec leurs collections

16. Saint Augustin, *De Trinitate*, Paris: Desclée de Brouwer, 1955, X, II, 4, p. 124-125 (trad. Agäesse-Moingt): «Aut aliquid notum amamus, propter quod ignotum aliquid quaerimus: cujus ignoti amor nequaquam nos tenet, sed illius cogniti, quo pertinere novimus, ut illud etiam quod adhuc ignotum quaerimus, noverimus; (...)»

savantes, inspirées parfois de Saint Augustin.<sup>17</sup> Fort de cette connaissance et de ce savoir, il s'aventura en quête de son histoire: c'est par rapport à ses connaissances qu'il définit le contenu de ses sources. La méthode et non pas la grande construction totalisatrice et finalisante de l'évêque de Hippo lui servit de guide: il emprunta son raisonnement, ce chemin droit qui mène du connu à la connaissance de l'inconnu: la vérité suprême de l'histoire et le savoir des historiens façonnèrent le contenu de ses sources de même que le concept prestigieux du livre l'avait revêtu d'une forme.

Le passage du connu à l'inconnu qui guidait sa recherche, la vérité suprême de l'histoire qui éclairait les ténèbres de ce passé grouillant de récits stupides et le concept du livre dont il revêtait l'innommable mélange de la vie, n'étaient que des indications du chemin qu'avait parcouru Geoffroi. Semblables au travail préalable de l'historien, aux brouillons et aux calepins dont ils parlaient quelquefois, ces outils de pensée indiquent la manière dont il prépara ses sources pour qu'elles puissent devenir lisibles comme un grimoire. Ainsi voulait-il franchir l'obstacle des *nugae* délirantes et leur permettre de dire vrai, de produire des témoignages dignes de foi et susceptibles de former la toile de fond d'une *historia verax*. Il n'y a pas de véridique histoire sans sources dignes de foi: comme des lois de l'arithmétique pour le mathématicien, comme des lignes et des surfaces planes pour le géomètre euclidien, comme la notion du témoignage pour les historiens, le grimoire de Walterus devient pour Geoffroi l'axiome inquestionnable, la vérité première de laquelle découlent toutes les autres vérités dignes de ce nom, la condition préalable sans laquelle tout croule et disparaît dans les ténèbres. Ce faiseur de l'histoire habitait un palais imaginaire bâti de livres dans lequel l'avait enfermé pour toujours la vérité qu'il cherchait: s'il voulait faire de l'histoire vraie, force lui était de se soumettre aux ordres du démon livresque qui hantait ses coins.

C'était un démon de la recherche, dévoué à Saint Augustin; il permettait à Geoffroi de montrer son Dieu et de cacher son Diable. Comme le saint père qui, dans son *De Trinitate*, avait établi premièrement le dogme d'un Dieu trine et unique pour explorer, à partir de lui, l'énigme de la chair humaine, Geoffroi indiqua, au début de son oeuvre, la vérité suprême de l'histoire en mentionnant le grimoire de Walterus pour montrer comment il avait procédé dans l'éclaircissement des récits délirants. Le verbe, dans Christ, assumait la forme humaine et vint sur la terre sauver les hommes;<sup>18</sup> la vérité suprême de l'histoire, cette poétique divine de l'ordre raisonnable des choses, assumait, dans la narration de Geoffroi, la forme des événements humains pour sauver de l'oubli injuste le passé de l'île: au Verbe comme homme, soumis à Dieu, répondait le verbe comme narration historique, soumis à la poétique divine de l'histoire. Ce fin connaisseur des secrets de l'histoire et de l'exégèse avait, semble-t-il, très bien saisi les ressorts du mécanisme qui liait le monde à sa source de vérité: la technique de l'historien doublait, chez lui, l'exposition de l'exégète. La chair humaine du Christ devient pour lui l'innommable mélange de la vie; purifiée par la vérité suprême de l'histoire, elle se transforma en témoin prestigieux, dépositaire de la vérité éternelle:

17. Cf. Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris: Aubier, 1980, p. 207-214.

18. Cf. Saint Augustin, *De Trinitate*, éd. citée, p. 207-214 (chapitre: *filius subjectus patri suscepta humana natura*).

»Dans cette éternelle vérité, d'après laquelle ont été créées toutes les choses du temps, nous voyons, avec le regard de l'âme, la forme qui sert de modèle à notre être, qui sert de modèle à tout ce que nous faisons, en nous ou dans le corps, quand nous agissons selon la vraie ou droite raison: grâce à elle, nous avons en nous la vraie connaissance des choses qui en est comme le verbe, par nous engendré dans une diction intérieure; et ce verbe ne s'éloigne pas de nous par sa naissance.«<sup>19</sup>

C'est cette vérité éternelle, ce langage interne et raisonnable, que Geoffroi cherchait, charmé par le démon augustinien, dans les *nugae* délirantes. Ce qu'il accomplit n'est, en effet, que l'aboutissement naturel d'une technique de la lecture du monde, à la fois historique, exégétique et rhétorique, technique d'un homme en proie à l'étrange devenir des mots.

Cette technique trahissait une vision du monde et l'histoire qui n'était pas celle du *logos* grec mais qui était proche de la vision béatifique, du *facie ad faciem* des saints et des bienheureux. *Videmus nunc per speculum et in aenigmate, tunc autem facie ad faciem*: Geoffroi voulait capter dans le miroir du monde et dans l'innommable mélange de la vie la véridique histoire de l'île. De même que l'homme, guidé par l'*illuminatio* divine, rend vrai ce qu'il perçoit *radii oculorum*, Geoffroi rendit vrai l'innommable mélange de la vie en l'illuminant de la force des concepts divins. Il y parvint à l'aide de ce que Saint Augustin appelait l'*aeternarum rerum cognitio rationalis*: puisque le miroir humain était brisé, puisqu'il reflétait mal le passé, il s'attaqua, afin de le reconstituer, premièrement aux choses divines; il fonda sur elles l'image des actions humaines. Le grimoire qui racontait de façon bien ordonnée l'histoire des rois d'Angleterre servit à neutraliser le délire, à éclaircir l'énigme et à recréer le miroir; une fois l'image brouillée rétablie, il y trouva aussi le plan divin de l'histoire duquel découlaient naturellement les ébats humains. De cette manière, le délire des *fableors* ne pouvait plus le décevoir: il allait droit au plus vrai et au plus pur de l'homme, au langage interne né du schéma primordial de communication, à ce témoin idéal qui incarnait le Verbe divin. Bien qu'elle se voulût une narration des *res factae*, son histoire n'avait pas besoin de témoignages humains véhiculant les faits mémorés; ses témoignages, Geoffroi les créait avec du délire corrigé par la poétique divine. Cette histoire ne devenait pas, pour autant, une narration des *res factae* car elle reposait sur les témoignages à la fois différents et plus vrais que ceux de l'historien: elle disposait des secrets du langage et de la vérité de Dieu.

Ainsi, aux brisures d'un délire, aux lacunes des histoires des *auctoritates*, Geoffroi substitua une narration qui aspirait à la plénitude et à la lisibilité du monde imparfait des hommes; il tenta ainsi de se frayer le chemin vers le domaine des vérités immuables et de christianiser un passé qu'il devinait vaguement païen. Les procédés qu'il avait employés, la généalogie, le comput et les synchronismes, les contours qu'il donna aux protagonistes et aux épisodes furent, presque tous, calqués sur les *auctores* antiques, la chanson de geste, l'histoire et la chronique presque contemporaines; fasciné par l'influence et par la valeur de ces écritures, il avait imaginé à raconter des histoires à leur mesure. Son écriture à lui se voulut, et devint, une écriture historique sans lacunes,

19. Saint Augustin, *De Trinitate*, II, IX, VI, VII, 12, p. 96–97 (trad. Agäesse-Moingst): »In illa igitur aeterna veritate, ex qua temporalia facta sunt omnia, formam secundum quam sumus, et secundum quam vel in nobis vel in corporibus vera et recta ratione aliquid operamur, visu mentis ascipimus: atque inde conceptam rerum veracem notitiam tanquam verbum apud nos habemus, et dicendo intus gignimus; nec a nobis nascendo discedit«.

conforme à la norme et à la raison, aux vérités immuables de Dieu. Bâtissant sur les terres de la vérité, il ne se souciait plus de dénicher les témoins; ses développements s'éloignèrent même des rares faits dont il était sûr pour prendre, croyait-il, le chemin de la vérité: cette vérité à la fois le poussait et le précédait. Son grand travail de corrections et d'explications nouvelles, tout ce que de lui tendait vers un vraisemblable qu'il n'avouait pas et qu'on prit longtemps pour le fruit de l'imagination et de la méprise, résultait de la projection sur les ténèbres du passé de ce feu croisé de vérité. Il bâtissait en effet sur rien ou presque mais avec des outils très fins; il était sûr que la demeure qu'il érigeait était la demeure de la vérité. En d'autres termes, guidé par son démon, il poussa l'analogie des vérités jusqu'au bout, jusqu'à ce qui pour les hommes du Moyen Age était une vérité et qui pour nous ressemble fort aux fictions parce que nous vivons dans d'autres palais imaginaires peuplés d'autres démons. Fasciné par l'idée de la plénitude et de l'achèvement, par la densité du sens du *sacra pagina*, il combla les lacunes et projeta, à l'aide de son grimoire, la grille de vérités de sa culture sur les fables ignobles afin de ramener cette similitude du savoir qui frisait la folie au savoir et à la sagesse même.

L'*Historia regum Britanniae* ressemble pour nous à un roman, à une narration fictionnelle; pour lui, son producteur, elle énonçait des vérités historiques, analogues au sens ultime de l'histoire et conformes aux vœux des maîtres. Geoffroi la voulait littéralement vraie. Cette analogie opérait selon deux voies: celle de l'écriture historique, en établissant la vérité des faits par la cohérence interne du récit, et celle de la culture, en assurant la cohésion entre les principes de la vérité et leurs exemples historiques. La première venait du profane, du sens des propositions qui se justifient *secundum analogiam*; la deuxième fut d'abord sacrée (l'histoire d'Adam) pour se muer ensuite en concept exégétique, en principe de devenir historique et en modèle de la narration (la *recapitulatio Adae* et la généalogie linéaire). Entre ces deux voies il y avait le concept du livre, concept pivot qui assurait l'incarnation des lois abstraites dans la description des actions concrètes. L'écriture de Geoffroi qui, faute de faits, se nourrissait d'analogies, engendra ainsi, en perpétuant dans le miroir du monde son essence divine, une humanité, ses hommes, ses générations, ses bonheurs et ses malheurs, bref, un passé stable, conçu à l'image de la Bible et à la ressemblance des *auctores* et des maîtres vivants, où les grands du Moyen Age se plaisaient à reconnaître leurs ancêtres.

En éclairant par la lumière divine et spirituelle les ténèbres historiques, en s'attaquant par des armes des clairières aux lisières bruyantes des forêts, les hommes cultivés du XIIe siècle suivaient le chemin qui menait du connu à l'inconnu. Geoffroi enveloppa de sa réalité tissée de symboles, d'allégories et d'analogies les forêts à peine défrichées de l'imaginaire. C'est sur cette terre du bruit et sans témoins, que l'augustinisme mourant servit, avant de rendre son dernier souffle, sa conception de l'histoire. C'est dans cette terre arable du songe que Geoffroi de Monmouth creusa de profonds sillons avec sa charrue livresque.

## KRČEVINE GALFRIDA IZ MONMOUTH A II

Ovaj tekst predstavlja nastavak »Krčevina Galfrida iz Monmoutha I«, objavljenog u prošlom broju. Bavi se epistemološkim pretpostavkama Galfridovog historiografskog djelovanja: zamišljena kao povijesna rekonstrukcija, *Historia regum Britanniae* otkriva svoju ovisnost o većem broju mentalnih stavova: o narativnoj koncepciji svijeta, o genealoškom modelu povijesti i o idealu knjige kao ključnom konceptu pisanja.